

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

ⵓⵎⵓⵍⵓⵔ ⵎⵓⵎⵎⵉⵔⵉ ⵜⵉⵣⵓⵣⵓ

ⵍⵓⵎⵎⵉⵔⵉ ⵜⵉⵣⵓⵣⵓ ⵏ ⵍⵉⵜⵓⵔ ⵏ ⵍⵉⵎⵎⵓⵔ ⵏ ⵍⵉⵎⵎⵓⵔ

ⵍⵓⵎⵎⵉⵔⵉ ⵜⵉⵣⵓⵣⵓ ⵏ ⵍⵉⵜⵓⵔ ⵏ ⵍⵉⵎⵎⵓⵔ ⵏ ⵍⵉⵎⵎⵓⵔ

UNIVERSITE MOULOU D MAMMERIDE TIZI-OUZOU

FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES

DEPARTEMENT DE FRANÇAIS



جامعة مولود معمري - تيزي وزو
كلية الآداب واللغات
قسم اللغة الفرنسية

N° d'Ordre :

N° de série :

Mémoire en vue de l'obtention

Du diplôme de master II

DOMAINE : Lettres et Langues Etrangères

FILIERE : Langue française

SPECIALITE : Littérature et Civilisation

Titre

**Mémoires traumatiques dans *Boulevard de l'abîme*
de Nourredine Saadi**

Présenté par :

Mlle KACHA Farida

Dirigé par :

M. SADI Naim

Jury de soutenance :

Président : M. HAMDI Mehdi, MCA, UMMTO.

Rapporteur : M. SADI Naïm, MCB, UMMTO.

Examineur : M. MADI Abane, MCA, UMMTO.

Date de soutenance : 06/10/2024

Promotion : 2023/2024

Remerciements

« Le fruit le plus agréable et le plus utile au monde est la reconnaissance ».

Ménandre

J'aimerais exprimer ma sincère gratitude envers Monsieur SADI Naïm pour son précieux accompagnement tout au long de ce mémoire de fin d'études ainsi que pour ses encouragements, sa patience et sa disponibilité.

Un grand merci est également adressé aux membres du jury qui ont généreusement pris le temps de lire et d'évaluer ce modeste travail.

J'exprime ma reconnaissance à tous mes professeurs notamment ceux de littérature qui m'ont initiée au gout des mots.

Une pensée chaleureuse à toutes les personnes qui ont apporté leur contribution à la réalisation de cette recherche, ainsi qu'à tout le personnel de la bibliothèque du département de français UMMTO.

Dédicaces

A ma famille...

A mes amis...

A tous ceux avec qui

je partage l'amour des mots...

Sommaire

INTRODUCTION	05
CHAPITRE I : La violence coloniale comme trauma	11
CHAPITRE II : Les effets post-traumatiques	26
CHAPITRE III : L'(Im)possible résilience.....	40
CONCLUSION	53
BIBLIOGRAPHIE.....	57
TABLE DES MATIERES	61

INTRODUCTION

L'Histoire humaine regorge de conflits, d'expériences et d'événements troublants : colonisation, guerres, meurtres, viols, etc., ce qui porte à son paroxysme le phénomène du traumatisme. En effet, traumatisme, traumatique ou encore trauma, sont des notions propres à la psychologie qui ne cessent d'accompagner l'histoire humaine. Le traumatisme est défini comme un état présent qui résulte d'un événement, d'une série d'événements ou d'un ensemble de circonstances perçus par un individu comme préjudiciables ou mettant sa vie en danger. Cela peut inclure des situations de violence, de maltraitance, de guerre ou de catastrophe, entraînant souvent des conséquences dévastatrices qui se traduisent par des symptômes tels que des flashbacks, des cauchemars ou encore des troubles mentaux. Ce phénomène suscite l'intérêt de moult chercheurs dans différents domaines, entre autres en psychologie, Histoire, sociologie, littérature, etc.

Parlant de la littérature, celle-ci se présente comme un lieu de rencontre entre la réalité et la fiction, autrement dit, l'écriture littéraire est souvent le reflet de l'expérience humaine, qu'elle soit personnelle ou collective, comme le souligne Virginia Woolf : « La littérature et l'art sont des moyens de transcender les limites du langage ordinaire et d'explorer les profondeurs de l'expérience humaine, y compris les sujets les plus sensibles¹ ». Ainsi, le trauma, en tant qu'événement bouleversant et perturbateur, peut exercer une influence significative sur la création littéraire.

Le trauma, sous ses diverses formes, a été étudié et exploité par diverses littératures. Parmi celles qui abordent cette question, il y a la littérature algérienne francophone qui doit, d'ailleurs, sa naissance à un événement traumatisant : la colonisation. En effet, la colonisation française représente une période cruelle et sombre qui a engendré des « séquelles indélébiles dans l'esprit des Algériens² ». À ce sujet, Malek Haddad affirme : « nous représentons un moment pathologique de l'histoire qu'on appelle le colonialisme³ ». Aux côtés de Malek Haddad, beaucoup d'autres écrivains algériens à l'instar de Mohammed Dib (*La grande maison*, 1952), Kateb Yacine (*Nedjma*, 1956), Mouloud Mammeri (*L'Opium et le bâton*, 1965), Yasmina Mechakra (*La grotte éclatée*, 1979) et bien d'autres ont pris leurs plumes afin de raconter, de témoigner sur cette période traumatisante.

Nourredine Saadi fait partie de ces écrivains algériens qui se sont intéressés à cette période troublante. Né en 1944, à Constantine, celui-ci fait ses études à Alger où il devient

¹ <https://gallica.bnf.fr/blog/20062019/virginia-woolf-et-les-arts?mode=desktop> consulté le 15/08/2024

² Karima Lazali, *Trauma colonial*, Alger, KOUKOU, 2018, p.50.

³ El Hadj Tahar Ali, Mémoire : Malek Haddad <https://lecourrier-dalgerie.com/memoire-malek-haddad-le-poete-ecrivain-aux-histoires-damour-contrariees-par-la-guerre> consulté le 20/08/2024.

professeur de droit. En 1994, il quitte son pays natal pour la France où il enseigne à l'université d'Artois. Écrivain polyvalent, son œuvre regorge de genres et de thèmes aussi différents les uns que les autres, et parmi lesquels nous pouvons citer *Dieu le fit* (1996), *La maison de lumière* (2000), *La nuit des origines* (2005), *Houria Aichi, dame de l'Aurès* (2013) et *Boulevard de l'abîme* (2017) dans lequel la thématique du trauma se manifeste davantage et sur lequel nous avons choisi de consacrer notre présent travail de recherche. Nourredine Saadi fait partie de ces écrivains qui n'ont jamais cessé de remonter le temps dans leurs écrits, autrement dit, ses œuvres sont toujours traversées par la mémoire. Il meurt le 14 décembre 2017 à Paris.

Dans *Boulevard de l'abîme*, Nourredine Saadi tend à rendre hommage aux témoins de la guerre d'Algérie et surtout à son père qui a subi la torture, il écrit à cet effet : « À la mémoire de mon père torturé en mars 1958 à la ferme des supplices à Constantine⁴ ». C'est ainsi que les traumatismes qui suivent cet événement resurgissent sous la plume de notre écrivain. En outre, il s'agit aussi d'un roman dans lequel l'auteur tente de dévoiler les réalités cachées et les atrocités commises par l'ancien colon dans l'espoir de se libérer de ce passé qui le hante même après tant d'années. Rappelons que le roman a été édité en 2017. De là, ce livre ne serait-il pas la manifestation de son propre traumatisme ? Cela serait possible, surtout que « les écrivains utilisent la mémoire comme une ressource créative pour transformer les traumatismes personnels en œuvres d'art, donnant ainsi une voix aux blessures et aux souffrances invisibles⁵ ».

D'une manière générale, le roman est marqué par des va-et-vient entre le passé et le présent, retraçant essentiellement deux histoires liées l'une à l'autre par un passé agité, celles de deux protagonistes dissemblables : une femme algérienne prénommée souvent par la lettre A, et un inspecteur de police. Tel un polar, le récit, s'ouvre sur un inspecteur, une enquête et un corps sans vie, celui d'une femme algérienne, inconnue, désignée seulement par la lettre A, retrouvée morte dans son domicile à Paris. Comme une évidence et sans l'ombre d'un doute, l'inspecteur chargé de l'enquête confirme qu'il s'agit d'un suicide. Néanmoins, la famille de la défunte, étant de confession musulmane, refuse d'admettre cette déclaration et demande de clarifier la mort de Mme A. À partir de là, l'inspecteur relance l'enquête cherchant le moindre indice, détail, pouvant affirmer le suicide. Ainsi, commence la fouille dans les documents de la défunte qui transcrit dans un carnet noir ses rêves, ses réflexions, ses souvenirs, ses séances

⁴ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'Abîme*, Alger : barzakh, 2017, p. 07.

⁵ Charles Mauron, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique*. Paris, Corti, 1963, p. 108.

chez le psychanalyste et son passé douloureux. Hantée par son passé, madame A tente vainement d'oublier certaines scènes qui taraudent inéluctablement et continuellement sa mémoire. Dans son journal intime, elle écrit et décrit ses états d'âme qui nous apprennent qu'elle a vécu un moment bouleversant qui a basculé sa vie du bonheur au malheur. Elle est la fille d'un bachagha propriétaire d'une ferme, connue comme un centre d'emprisonnement et de torture dans la région de Constantine. En lisant le journal intime de la défunte, l'inspecteur est transporté à son tour à son passé notamment pendant la guerre d'Algérie durant laquelle il était engagé en tant que soldat ayant effectué un séjour dans cette même ferme d'où venait madame A.

Dans le roman, les voix s'entremêlent, celle de l'inspecteur qui replonge dans ses souvenirs et celle de madame A à travers son carnet noir afin de donner naissance à un texte polyphonique. Ces deux voix et voies qui se sont déjà rencontrées auparavant mais se sont perdues au fil des ans, se recroisent à nouveau autour d'une enquête pour nous transporter à la période coloniale, plus exactement à Constantine où madame A était l'actrice involontaire d'une tragédie enracinée non seulement dans sa mémoire mais aussi dans l'Histoire de l'Algérie. Cette tragédie se rapporte au « dévoilement en public de musulmanes dans le cadre d'une opération organisée par le pouvoir colonial en mai 1958⁶ ». En fait, Madame A avait subi le chantage de l'armée française pour que son frère arrêté ait la vie sauve. Cette scène d'humiliation publique est d'une portée symbolique et ses conséquences sont d'une dimension tragique sur la protagoniste.

Aussi, le carnet noir de la défunte dévoile le passé douloureux de l'inspecteur qui occupe le rôle de second protagoniste. En effet, l'inspecteur en lisant le mot « ferme » dans le journal de la défunte, revoit ses souvenirs enfouis au fond de sa mémoire : l'opération de dévoilement ainsi que la ferme Ameziane à Constantine. D'ailleurs, il est l'un des soldats témoins de cette scène du dévoilement en public de la jeune fille, madame A. À travers ce personnage, c'est toute une photographie d'une Algérie meurtrie entre massacre, torture, violence, humiliation, qui s'ouvre à nous.

Guidée avant tout par notre passion de la littérature algérienne francophone, notre choix s'est porté sur ce roman du fait qu'il met en œuvre l'histoire traumatique de l'Algérie,

⁶ Selon Naima Kitouni-Dahmani, cette action est une mise en scène organisée par le pouvoir colonial un « certain 13 Mai 1958, à Alger, Place du Gouvernement » où des « musulmanes sont montées sur le podium pour brûler leur voile » et se « désolidariser du combat des siens ». Naima Kitouni-Dahmani, « La Femme algérienne dans la tourmente coloniale », dans Bernard Ravenel (dir.), *Confluences Méditerranéennes*, n°19, « Passions franco-algériennes », Paris, L'Harmattan, 1996, p. 39-40.

ce qui va nous permettre, entre autres, de saisir la manière dont la littérature algérienne aborde la thématique du trauma ainsi que la manière dont l'écrivain, à travers ses personnages, poursuit sa quête de résilience.

Ainsi, il sera question d'appréhender dans *Boulevard de l'abime* de Nourredine Saadi la thématique du trauma pour se demander si les deux protagonistes du roman ont pu faire preuve de résilience face aux expériences traumatisantes qu'ils ont subies durant la colonisation française de l'Algérie ? Autrement dit, ces expériences traumatisantes qui sont multiples et qui ont laissé un ensemble de séquelles chez les deux protagonistes ont-elles condamné ces derniers à une vie tourmentée, à un avenir incertain, ou ont-elles été surmontées, dépassées par les deux personnages ?

Pour répondre à ces questionnements, nous formulons les hypothèses suivantes :

- Nous supposons que les traumatismes vécus par les protagonistes dans *Boulevard de l'abime* sont liés au contexte socio-historique qu'a connu l'Algérie durant l'époque coloniale.
- Nous postulons que le surgissement de la mémoire traumatique ainsi que les troubles mentaux auxquelles les protagonistes sont confrontés sont dus aux effets post-trauma.
- Nous supposons que les rapports affectifs pourraient agir comme un moyen de guérison et de reconstruction pour les personnages menant ainsi un processus de résilience.
- Nous supposons que les stratégies de résilience mises en avant par les protagonistes pourraient connaître certaines limites.

Pour répondre aux questionnements posés et vérifier les hypothèses formulées, nous adopterons une approche multidisciplinaire qui s'appuiera notamment sur la psychanalyse, l'Histoire, la critique littéraire, etc., car « l'histoire saisit, la littérature écrit et la psychanalyse lit ce qui dans le texte se loge dans le blanc de ses marges⁷ ». Pour ce faire, nous ferons appel aux travaux de Sigmund Freud, de Karima Lazali sur la question du trauma et de Boris Cyrulnik sur le concept de résilience. Ainsi, le roman sera appréhendé aussi bien sous un angle socio-historique que psychanalytique.

Par conséquent, notre recherche aspire à contribuer à une compréhension approfondie des traumatismes dans *Boulevard de l'Abime* de Nourredine Saadi, tout en

⁷ Karima Lazali, *Trauma colonial*, Alger, Koukou, 2018, p.14.

Introduction

offrant une analyse nuancée de l'impact des effets psychologiques et sociaux du trauma sur les protagonistes, ainsi que les stratégies de résilience qui se manifestent dans le roman. Autrement dit, en appliquant cette approche, nous chercherons à mettre en lumière comment Nourredine Saadi retrace le passé colonial de l'Algérie surtout à travers des événements mal connus comme celui du dévoilement de 1958, tout en approfondissant notre compréhension des séquelles laissées par la colonisation au niveau psychologique.

Pour mener à bien ce travail de recherche, nous le diviserons en trois chapitres. Dans le premier, l'intérêt sera porté sur le contexte socio-historique dans lequel se déroule l'histoire. En mettant l'accent sur les conditions de vie qui façonnaient la société algérienne de l'époque, nous analyserons comment des conditions défavorables telles que la guerre, l'oppression et la violence, ont contribué à la genèse des traumatismes vécus par les protagonistes. En suivant une démarche socio-historique, nous espérons mieux comprendre les facteurs qui ont construit les expériences traumatiques des protagonistes ainsi que leurs impacts sur leurs parcours de vie.

Dans le deuxième, nous aborderons la question du trauma ainsi que les effets psychologiques et psychiques qui surviennent après un événement traumatique, en particulier la mémoire traumatique, les troubles mentaux et le repli sur soi. En partant d'un angle psychanalytique et en utilisant des concepts tels que l'inconscient, le refoulement et le rêve, nous chercherons à explorer les dimensions internes du traumatisme et les conflits intérieurs auxquels les deux protagonistes sont confrontés.

Dans le troisième et dernier chapitre de ce mémoire de recherche, nous mettrons l'accent, d'une part, sur le concept de résilience en examinant comment l'un des protagonistes a pu se reconstruire malgré les événements traumatiques vécus, et surmonter ainsi son traumatisme en mettant en évidence les tuteurs de résilience tels que les liens affectifs personnels. D'autre part, nous examinerons les limites du processus de résilience en étudiant notamment la question de l'écriture et du suicide chez le personnage surnommée madame A.

Chapitre I

La violence coloniale comme trauma

Dès que la violence se déchaîne, le sang devient visible ; il commence à couler et on ne peut l'arrêter, il s'insinue partout, il se répand, il s'étale de façon désordonnée.

René Girard

Les traumatismes naissent souvent au-delà de soi, ainsi nul ne peut nier l'impact que peut jouer le contexte socio-historique dans la genèse d'un traumatisme chez les individus. En effet, il est difficile de séparer les conditions environnementales de l'expérience personnelle. Autrement dit, moult facteurs peuvent être à l'origine du développement du traumatisme, qu'ils soient individuels ou non, notamment les événements historiques tels que la colonisation, le terrorisme, l'oppression, etc.

Dans ce chapitre qui se compose de trois points, nous nous intéresserons à l'aspect socio-historique à savoir le contexte colonial dans lequel se déroule l'histoire. Dans le premier, nous tenterons de définir la notion de violence. Dans le deuxième, nous nous intéresserons à la violence physique. Dans le troisième et dernier point, nous analyserons les manifestations de la violence symbolique.

1. De la violence en général à la violence coloniale

L'histoire de l'humanité a été baignée de violence. Or, le concept de la violence semble complexe à définir et à appréhender vu l'étendue du sens qu'il porte, comme le souligne d'ailleurs le sociologue français Patrick Baudry : « Il n'y a pas de définition satisfaisante que l'on puisse produire de la violence [...] définir la violence est donc inutile, douteux mais donc monstrueux⁸. Aussi, Georges Labica souligne que « l'objet violence possède une extension infinie et une compréhension quasi nulle⁹ ». Dans la même optique, le sociologue français Michel Wierviorka affirme :

La violence n'est pas la même d'une période à une autre. En ce sens l'historien Charles Tilly apporte un éclairage utile lorsqu'il a proposé de caractériser chaque grande époque historique qu'il étudie par son « répertoire » spécifique des formes de l'action, et plus particulièrement de la violence¹⁰.

À partir de cette citation, nous constatons que chaque époque comporte une dose de violence propre à elle. De là, le terme de la violence connaît des mutations selon les périodes, autrement dit l'évolution de la violence varie d'une époque à une autre, d'une société à une autre et d'un acteur à un autre. Par conséquent, nous pouvons dire que la violence se nourrit

⁸ Patrick Baudry, *Violence, soins et tiers social*, Paris, Jalmalv, 1996, p.46.

⁹ Georges Labica, *Pour une théorie de la violence* http://www.lahaine.org/labica/b2-img/labica_violence_01.pdf consulté le 06/06/2024.

¹⁰ Michel Wierviorka, *Le nouveau paradigme de la violence*, Paris, L'Harmattan, 1997, p.09.

d'un contexte historique et culturel, ce qui explique le renouvellement perpétuel de sa définition.

Ainsi, l'histoire humaine a connu beaucoup d'évènements violents, faisant que l'homme ne peut échapper à la violence qui est omniprésente chaque jour, qu'elle soit verbale, physique ou autre. C'est une préoccupation quotidienne comme le souligne Christophe Régina :

Qu'elle soit verbale, gestuelle ou intellectuelle, la violence interpelle. Hier comme aujourd'hui, elle reste un enjeu majeur et une préoccupation quotidienne de l'ensemble des acteurs sociaux et politiques tout comme des professionnels du droit. Pourtant, ce paradigme de violence, polysémique, d'une définition souvent floue, s'avère d'une analyse difficile et nécessite une approche plurielle, capable d'interroger à la fois la société, la religion, le droit et la politique¹¹.

Comme nous pouvons le constater, toutes ces définitions nous montrent que de nombreux chercheurs ont tenté de cerner une définition précise et adéquate de la notion de violence mais cela demeure insuffisant. Par conséquent, on peut conclure que la violence est de nature polysémique et plurielle, de même que chaque forme peut posséder à son tour sa propre définition.

Aussi, la violence sous toutes ses formes se multiplie dans certains contextes comme en temps de guerre et de colonisation qui ouvrent la voie à toutes sortes d'atrocités. À cet effet, J.P Sartre souligne dans *Les temps modernes* que la colonisation se fait toujours par la violence où les droits du colonisé sont bafoués :

La conquête s'est faite par la violence ; la surexploitation et l'oppression exigent le maintien de la violence, dont la présence de l'armée. [...] Le colonialisme refuse les droits de l'homme à des hommes qu'il a soumis par la violence, qu'il maintient de force dans la misère et l'ignorance, donc, comme dirait Marx, en état de "sous-humanité". Dans les faits eux-mêmes, dans les institutions, dans la nature des échanges et de la production, le racisme est inscrit¹².

En ce sens, Frantz Fanon affirme que c'est par la violence que les régimes coloniaux ont pu s'imposer :

¹¹ Christophe Régina, *La violence, regards croisés sur une réalité plurielle*, Paris, Alpha, 2010, p. 650.

¹² <https://www.monde-diplomatique.fr/2004/11/MATHIEU/11678> consulté le 25/09/2024

Le régime colonial est un régime instauré par la violence. C'est toujours par la force que le régime colonial s'est implanté. C'est contre la volonté des peuples que d'autres peuples plus avancés dans les techniques de destruction ou numériquement plus puissants se sont imposés. Violence dans le comportement quotidien¹³.

Ainsi, Frantz Fanon décrit la situation coloniale comme une situation de violence quotidienne, situation qui considère le colonisé comme un sous-humain, ou un citoyen déclassé dont les droits les plus élémentaires sont bafoués et les règles tout autant que les référents sociaux anéantis. Ainsi, cette violence qui transgresse toutes les valeurs humaines apparaît comme constante, une réalité qu'il faut inévitablement prendre en considération pour la compréhension de toute situation de guerre comme celle qui a opposé la France à l'Algérie en temps de colonisation, d'ailleurs, comprendre la guerre d'Algérie c'est comprendre le rôle que la violence y a joué.

Aussi, les romans de l'écrivain Nourredine Saadi sont tous empreints de violence, en particulier celle de la période coloniale, il déclare à cet effet : « En l'écrivant, je me suis aperçu que je parlais du choc précédent vécu par notre génération, celui de la torture, choc qui a entraîné tout ce mouvement. Comme si l'envie de dire sa subjectivité surgissait¹⁴ ». Ainsi, le passé colonial fonde la matrice de l'écriture saadienne, illustrée notamment dans son dernier roman *Boulevard de l'abîme* qui met en avant l'histoire de la colonisation en mettant l'accent sur les atrocités vécues par les Algériens pendant cette période :

La guerre devient un empois dans la tête de l'aspirant, collant à ses pas, à sa peau, à ses pensées ; il ne savait plus où se situer par rapport à cette violence des uns et des autres, dans cette guerre sale qui l'enfermait. Il commençait à douter de son action auprès des populations, de cette pacification, des propos lénifiants du colonel... la paix des cœurs ne résiste pas à la terreur et à la torture ... la résistance des victimes à toutes les affres de la colonisation, du mépris et des humiliations ; que c'est la réponse à cette violence que subissaient les algériens depuis tant d'années.¹⁵

Dans un autre passage, le narrateur montre qu'aucune guerre n'est faite pacifiquement mais qu'au contraire elle est toujours suivie d'une force et d'une violence

¹³ Frantz Fanon, *L'An V de la révolution algérienne*, la Découvert, Paris, 2011, p.55.

¹⁴<https://diacritik.com/2017/12/15/cette-maudite-guerre-dalgerie-boulevard-de-labime-de-nourredine-saadi/> consulté le 20/09/2024

¹⁵ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'Abîme*, op.cit., p.125.

engendrant des séquelles dévastatrices et indélébiles : « Moi je ne crois pas beaucoup à la pacification du colonel, j'ai vécu assez ici pour comprendre qu'avec ces gens-là, il n'y a que la force qui tienne¹⁶ ». Il ajoute :

La guerre, ça fait de ces trucs dans la mémoire, au début tout semble clair : défendre son pays, la patrie ; il y a les bons et les méchants, bleu contre rouge comme durant l'instruction, mais à la fin c'est la confusion totale, tout se détraque, la violence, la torture, la haine des autres, la haine de soi... Depuis la conquête, ils ont tué, gazé, enfumé, bombardé, napalmé, mitraillé, torturé ; je les revois en tenue léopard, en treillis, en colons.¹⁷

Par ailleurs, la violence, en général, et la violence coloniale, en particulier, prend plusieurs formes ; elle peut ainsi se manifester entre autres sous forme symbolique comme elle peut également être de nature physique comme nous allons le montrer dans le point suivant.

2. La colonisation comme forme de violence physique

L'indigène a connu toutes sortes de violence notamment la violence physique. Cette dernière est la forme la plus visible. Elle implique un contact corporel, elle se manifeste par des gestes tels que les gifles, les coups de poings ou de pied, des brûlures, des morsures et toutes sortes de violences corporelles :

Les violences physiques concernent l'ensemble des atteintes physiques du corps. Elles permettent à l'auteur d'affirmer son pouvoir en créant un degré supplémentaire de peur et de terreur. Il peut s'agir de coups avec ou sans objet, de gifles, de bousculades, strangulations, morsures, brûlures, griffures¹⁸.

La violence de la colonisation avait atteint son niveau le plus élevé avec les pratiques de viols, de kidnapping, de massacre, mais surtout de tortures. En effet, la torture durant la guerre d'Algérie reste une page blanche tachée de sang, et plusieurs écrivains ont pris leurs plumes afin de témoigner des atrocités de cette pratique à l'instar de l'écrivain algérien

¹⁶ *Ibid.*, p. 91.

¹⁷ *Ibid.*, p. 155-156.

¹⁸ https://seinesaintdenis.fr/IMG/pdf/fiche_repere_4_violences.pdf consulté le 01/06/2024

Djamel Amrani dans son livre intitulé *Le Témoin* où il écrit : « Puis les coups reprirent. Après l'électricité, ils me passèrent à la baignoire¹⁹ ». Celui-ci ajoute dans le même sens :

Je le vois s'emparer, sur le bureau, d'une paire de pinces et, saisissant ma main droite, y introduire mon annulaire et appuyer de toutes ses forces. Au hurlement que je pousse, il s'interrompt, repose la pince, se lève, ferme la fenêtre, et se rassoit. Mon doigt saigne. Il reprend ma main, appuie de nouveau. La douleur est effrayante²⁰.

Dans notre corpus, le thème de la torture est au centre de l'histoire, car « depuis la conquête, ils ont tué, gazé, enfumé, bombardé, napalmé, mitraillé, torturé²¹ ». En effet, c'est toute une photographie d'une Algérie livrée aux violences physiques qui s'offre à nous, notamment à travers la voix de l'inspecteur qui se remémorait des scènes poignantes de son passé en Algérie où il s'est engagé en tant que soldat : « Depuis, tu sais, la torture, j'en ai vu tant de fois, j'en connais tous les cris tous les râles²² ». Aussi, il ajoute :

Mais un soir particulièrement ivre alors qu'il fêtait au comptoir la quille, il éclata en sanglots : « le puceau je l'ai vu, des suicidés qui se pendent ou qui se tirent une balle en plein visage on en examine souvent, mais dans son état c'était pire que tout ; ce n'était plus un humain mais une masse sanguinolente qui n'avait presque plus de visage ; à la place des mains il avait des moignons sanglants et son dos était tellement déchiqueté à la chignole que les os ressortaient de travers ; la plante des pieds avait été lacérée, même la strangulation sauvage n'est pas la cause du décès, il est mort d'épuisement, de résistance à la torture²³.

Aussi, le passage ci-dessous nous montre la brutalité des actes commis par les soldats français à l'égard des indigènes :

- _ La pendaison (par les pieds ou les mains) généralement les mains liées au dos, quelques fois pendant des heures ;
- _ Le supplice de l'eau (trois sortes : sur le visage, front, nez, bouche ; gonflage de l'eau à plusieurs reprises ; jets à la pression) ;
- _ L'électricité (électrodes fixées aux oreilles et aux doigts) ;

¹⁹ Djamal Amrani, *Le témoin*, Paris, les éditions de minuit, 1960, p. 30.

²⁰ *Ibid.*, p. 33.

²¹ Nourredine Saadi, Boulevard de l'Abîme, op.cit., p.156.

²² *Ibid.*, p. 164.

²³ *Ibid.*, p. 209.

_ Brûlures (cigarettes, etc.)²⁴

De ces extraits, nous constatons que l'armée française recourait à divers moyens afin de torturer les indigènes. En effet, l'inspecteur assistait à toutes sortes de torture à l'instar de la pendaison, l'électricité, brûlures. Il était donc témoin d'une barbarie sans fin et sans limite, comme le confirme encore le dialogue suivant :

- Attention, il se barre, il se barre, bute-le ! Bute-le, c'est un ordre. Un prisonnier en burnous déchiqueté traversait les barbelés tout près de la guérite, le sergent aboyait :
- Alors, tu tires ?

Lui, observait la scène de la fenêtre, le soleil lui brûlait les cils, et il vit le soldat armant, en tremblant, son pistolet-mitrailleur et la rafale crépita. L'homme s'effondra, la tête éclatée, cramoisie de sang. Le sergent s'était précipité, retournant le cadavre d'un coup de pied²⁵.

Par ailleurs, « La ferme Améziane », que l'écrivain Nourredine Saadi désigne par la Ferme des Supplices²⁶, est le lieu de convergence de deux histoires principales : celle de la femme et celle de l'inspecteur. Autrement dit, cette Ferme évoquée à plusieurs reprises constitue le nœud de l'histoire. Elle se situe à Constantine et fut durant toute la guerre, l'un des plus importants et des plus terribles centres de torture qu'a connus l'Algérie comme l'illustre le passage suivant :

Une troisième raison qui est historique et que Nourredine Saadi se fait un devoir de rappeler car nul ne devrait jamais l'oublier : il y avait près de la ville une ferme que l'armée française a transformée en centre de torture et que pour cette raison le romancier désigne comme la ferme des supplices. Elle est connue des historiens et d'un nombre non négligeable de personnes informées sous le nom de « ferme Améziane » ...un centre de torture pendant la guerre d'Algérie²⁷.

En ce sens, un autre passage tiré du roman montrant que les valeurs humaines dont se vantait la France n'étaient qu'un prétexte pour coloniser :

²⁴ *Ibid.*, p. 141.

²⁵ *Ibid.*, p. 38.

²⁶ *Ibid.*, P. 213.

²⁷ Denise Brahim, *Hommage à Nourredine Saadi* <https://www.coupdesoleil-rhonealpes.fr/lettre-culturelle-franco-maghrebine-32> consulté le 26/09/2024

Comment pouvez-vous savoir dans votre innocence, par tout ce qu'on vous avait inculqué des valeurs de la France, le sordide qui se passait dans la demeure de votre enfance ? Ce n'est que plus tard, il le sait maintenant, que vous avez appris toute l'horreur de la Ferme des Supplices²⁸.

Le récit de l'inspecteur nous fait entrer dans l'enfer de la ferme, dans l'écurie où les femmes, les hommes ainsi que les enfants attendent la séance de torture. « Ameziane », c'est bien le nom d'une bâtisse réquisitionnée par les autorités coloniales et transformée, en 1958, en Centre de renseignement et d'action. A l'intérieur, militaires et policiers interrogent aussi longtemps que les responsables le jugent nécessaire. La faim, la saleté, les insultes préludent aux gifles, aux coups de pieds, aux coups de poing, puis aux supplices, celui de la baignoire, celui de l'électricité et celui de la roue. Beaucoup d'Algériens n'en ressortent pas vivants. Dans les souvenirs de l'inspecteur, la ferme est une usine à torture où toute humanité disparaît : « ici c'est une usine à torture, la Fermes des supplices...²⁹ » ; « C'est secret personne ne doit savoir ce qui se passe à la ferme³⁰ ». Celui-ci ajoute :

A leur arrivée à la Ferme, ils sont séparés en deux groupes distincts : ceux qui doivent être interrogés immédiatement et ceux qui attendront. A tous, on fait visiter les lieux et notamment les salles de torture en activité : l'électricité, supplice de l'eau, cellules, pendaisons. Ceux qui doivent attendre sont entassés dans les anciennes écuries aménagées, il ne leur sera donné aucune nourriture pendant deux à huit jours et quelque fois plus³¹.

La Ferme est aussi le symbole d'une Algérie enfermée, d'une Algérie clouée au cœur de la terreur et de la guerre comme l'illustre le passage suivant où le narrateur nous décrit l'état de l'inspecteur à chaque fois qu'il se rendait à la Ferme :

Quand il avait su, par les rumeurs, par les propos vantards d'un para ivre, par les allusions d'appelés profondément choqués, ce qui se passait à la Ferme, il avait d'abord fermé les yeux, ne voulant trop y croire, se demandant comment rester humain dans cette guerre, comment croire encore à cette pacification, à sa mission. Certes son service ne le conduisait que rarement à la ferme, et l'une des rares fois où il y était allé, il avait assisté à cette scène qui l'avait bouleversé : attention ! Bute-le ! C'est un ordre³².

²⁸ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abime*, op.cit., p. 149.

²⁹ *Ibid.*, p. 209.

³⁰ *Ibid.*, p. 163.

³¹ *Ibid.*, p. 140.

³² *Ibid.*, p. 155.

En outre, Madame A ne cesse d'évoquer la ferme des supplices dans son carnet noir comme un lieu de malheurs. Cette ferme où elle avait grandi est décrite comme « un palais protégé » mais qu'on a transformée en Ferme des Supplices. Chose qu'elle n'a pas pu supporter notamment quand elle a su que son frère fut arrêté et torturé par l'armée française dans ce même endroit, elle déclare :

Oui je l'ai su plus tard, tout finit par se savoir... les deux réverbères en fer forgé de l'entrée, sur lesquels j'accrochais ma balançoire, devenus des potences sur lesquelles on pendait des prisonniers ; les caves où on stockait toutes sortes de denrées pour l'année ; les stalles des écuries où se prélassait autrefois ma jument, devenues un enfer ; les auges remplies de merde et d'urine qu'on faisait avaler aux prisonniers ; les belles terrasses couvertes chaque été d'immenses plateaux de tomates à sécher... d'eau de rose embaumant la ferme, hérissées désormais de mitrailleuses et de guérites... les détenus, dont mon frère, interrogés, battus, torturés dans ce palais de mon enfance³³.

De la violence physique, nous pouvons dire que si certaines cicatrices sur la peau disparaissent avec le temps, néanmoins, le corps quant à lui n'oublie rien : « le corps, ça ne ment pas, n'est-ce pas³⁴ » confie madame A à son docteur. Par ailleurs, la colonisation n'est pas uniquement une forme de violence physique, mais une violence multiforme, notamment symbolique.

3. La colonisation comme forme de violence symbolique

La violence est souvent assimilée aux effets visibles, c'est-à-dire à la violence physique. Or, la violence n'est pas toujours visible, mais elle peut aussi être invisible comme la violence symbolique. Cette dernière, qui est un concept forgé par Pierre Bourdieu, est perçue comme une force subie sans contact physique, agissant au niveau idéologique comme « une forme de pouvoir qui s'exerce sur le corps, directement, et comme par magie, en dehors de toute contrainte physique³⁵ ». Aussi, le sociologue Pierre Bourdieu définit la violence symbolique comme suit :

³³ *Ibid.*, p. 197.

³⁴ *Ibid.*, p. 79.

³⁵ Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, p. 59.

La notion de violence symbolique, constitutive [...] est supposée s'opposer à (ou se différencier de) la coercition physique, dans le sens où elle est une pression dont l'agent n'a pas conscience [...] elle est donc le présupposé de l'ordre social (inégalitaire) et de l'extorsion du surplus et de l'exploitation qui permet aux dominants de faire l'économie de la domination physique et brutale, dans la mesure où il y a complicité de tout le groupe ou mensonge du groupe à lui-même³⁶.

En effet, il ne s'agit pas d'une violence de contraintes physiques mais bien d'autres choses. Le dominant impose un système de pensées, de croyances, de normes tout en exerçant une pression psychologique ou morale sur le dominé afin de légitimer la domination. Par conséquent, le dominé, sans se rendre compte, devient soumis mais aussi un acteur actif en collaborant à sa propre domination. Cette idée de la participation des dominés à leur domination est importante dans le cadre de la violence symbolique :

... le langage d'autorité ne gouverne jamais qu'avec la collaboration de ceux qu'il gouverne, c'est-à-dire grâce à l'assistance des mécanismes sociaux capables de produire cette complicité, fondée sur la méconnaissance qui est au principe de toute autorité³⁷.

La violence symbolique trouve son refuge dans l'aspect psychologique. En outre, à travers le critère indirect et invisible de la violence symbolique, le dominant parvient à assurer son contrôle sur sa victime dans une atmosphère plus en moins calme, autrement dit sans recourir à une attitude agressive ou à l'utilisation de la force comme le souligne la sociologue Lahouari Addi :

La violence symbolique assure la paix civile dans une structure inégalitaire des statuts, d'où l'importance cruciale du pouvoir symbolique qui, malgré son caractère arbitraire mais caché, obtient l'obéissance sans recourir à la force ni physique ni économique³⁸.

Dans *Boulevard de l'Abîme*, la violence symbolique s'exprime notamment à travers ce bout de tissu qui est le voile, ce symbole vestimentaire associé le plus souvent à la femme musulmane. À cet effet, faut-il rappeler que la femme a toujours constitué un élément central dans la constitution de la société algérienne, c'est pourquoi d'ailleurs, l'administration

³⁶ Lahouari Addi. *Violence symbolique chez Pierre Bourdieu*. Revue Française de Science Politique, Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2001, p. 3.

³⁷ Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, France, Minuit, 1980, p. 40.

³⁸ Lahouari Addi, *op. cit.*, p. 4.

française, en pleine guerre d'Algérie, a utilisé la stratégie du dévoilement afin d'effacer l'identité et la culture collective du peuple algérien, et séparer ainsi les femmes de leur origine et tradition comme le montre le passage suivant : « l'Algérie nouvelle doit se tourner vers l'avenir, se confondre avec la civilisation française : il faut couper les populations indigènes de leurs traditions rétrogrades, leurs origines, et cela passe par les femmes!³⁹ ». Dans le même sens, Franz Fanon affirme :

L'administration coloniale peut alors définir une doctrine politique précise : « Si nous voulons frapper la société algérienne [...] dans ces facultés de résistance, il nous faut d'abord conquérir les femmes : il faut que nous allions les chercher derrière le voile où elles se dissimulent et dans les maisons où l'homme les cache ». Cette situation de la femme sera alors prise comme thème d'action⁴⁰.

Aussi, Fanon affirme dans le même sens que « le dévoilement des femmes doit permettre de rompre avec les mœurs locales et l'âme arabe. Le progrès de l'Algérie doit tourner le dos à ces coutumes dépassées qui alimentent le nationalisme rebelle⁴¹ ». Il est donc certain que cette tenue traditionnelle constitue un front d'une guerre d'une autre nature : « Nous allons voir que ce voile élément parmi d'autres de l'ensemble vestimentaire traditionnel algérien, va devenir l'enjeu d'une bataille grandiose...⁴² ».

Cet enjeu du voile est présent dans notre roman, se manifestant à travers la *melaya* qui est loin d'être qu'un simple décor, car étant « le symbole d'une tradition et d'une culture⁴³ », renvoyant à l'appartenance de la société algérienne tout en représentant son patrimoine transmis d'une génération à une autre, comme cela apparaît dans le passage qui suit : « ce port de vêtement par les femmes à Constantine et dans tout l'Est algérien : le port de la *melaya*, obligation faite à toute jeune fille dès sa puberté, est un rituel qui se transmet de mère en fille, de génération en génération⁴⁴ ». Le colonisateur caractérise la femme algérienne comme celle qui se voile comme le souligne Fanon : « La femme algérienne est bien aux yeux de l'observateur celle qui se dissimule sous le voile⁴⁵ » ainsi, le voile devient le symbole de la femme algérienne, voire de la résistance du peuple algérien. Ainsi, par ces enjeux multiples,

³⁹ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme*, op.cit., p175.

⁴⁰ Frantz Fanon, *L'An V de la révolution algérienne*, Paris, La Découverte, 2011, p. 270.

⁴¹ *Ibid.*, p267.

⁴² *Ibid.*, p268.

⁴³ *Ibid.*, 182.

⁴⁴ *Ibid.*, 183.

⁴⁵ Frantz Fanon, *L'An V de la révolution algérienne*, op.cit., p. 274.

une femme qui porte un voile est perçue comme une femme restée fidèle à sa communauté alors qu'une femme dévoilée apparaît comme une femme qui s'éloigne des siens et se rapprocher du colonisateur, du moins de sa culture :

Le voile est le symbole d'une tradition et d'une culture ataviques qui s'oppose à l'intégration, à la modernisation de l'Algérie. L'opération du dévoilement des femmes est un acte symbolique qui marque l'égalité et la consilience. Soustelle, qui est comme vous le savez un gang ethnologue qui connaît si bien les mœurs du pays, a donc encouragé ces opérations à Alger, Constantine... a montré que c'est par les femmes que ces sociétés doivent évoluer en rompant avec leurs traditions⁴⁶.

De plus, ce voile provoque chez l'européen une telle frustration qu'il en devient violent et rêve de violer la femme algérienne, de lui ôter son voile afin de lui arracher sa culture. Du fait que le voile ou la *melaya* constitue une valeur identificatoire pour la société algérienne, la France, à travers ses relais et divers moyens, va mobiliser toutes ses forces pour amener la femme indigène à se dévoiler. Ce discours est visible dans le passage qui suit tiré du roman :

Le grand moment d'émotion fut le discours du Cheikh Lakhdar, imam bien connu de notre cité, s'adressant à la population musulmane en arabe, expliquant à partir de sentences coraniques que l'intégration à la France ne portait pas atteinte à leur foi, bien au contraire et de préciser que les coutumes dépassées comme celle de voiler les femmes, n'avaient aucun rapport avec la foi et la religion. Il exhorte pour terminer ; femme, brise tes chaînes !⁴⁷.

Ce passage cité illustre bien l'idée de Pierre Bourdieu qui affirme que :

La violence symbolique se loge dans toute interaction sociale, et l'individu y est soumis dès le réveil du matin et soumet d'autres individus, le plus souvent sans en être conscient [...] Il suffit que l'individu croie aux valeurs dominantes, pour qu'il y adhère et pour qu'il participe à la reproduction de l'ordre social qui le domine sans qu'il ne soit conscient de cette domination⁴⁸.

⁴⁶ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'Abime*, op.cit., p. 183.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 170-171.

⁴⁸ Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, op.cit., p.50.

En effet, dans le roman la protagoniste Madame A, qui était la fille d'un bachagha, le gérant de la ferme Amezine, se retrouve prisonnière entre les mains du colon à 17 ans seulement. Elle fut ciblée pour l'opération du dévoilement en public en mai 1958, et depuis ce jour sa vie a complètement basculé, elle écrit dans son carnet noir : « Après ce terrible jour de mai, où on m'avait manipulée comme une marionnette, à coups de menaces⁴⁹ ». Aussi, le narrateur déclare :

Votre vie fut saccagée ce jour de mai 1958, alors que vous aviez à peine 17 ans, le corps enveloppé d'une simarre noire, ce qu'il ne découvrira que plus tard, après votre disparition, cette *melaya*, le voile noir des femmes de la ville qu'on vous a contrainte à porter et que vous n'aurez mise qu'une seule fois pour l'ôter devant une foule en délire, ce jour fatidique ou votre vie bascula dans la tragédie politique, un instant qui transforme une existence en destin... C'était la guerre...⁵⁰

Dans le même ordre d'idées le narrateur ajoute :

Cette jeune fille frêle pénétrant dans la tribune officielle avec un petit pas de côté, gauche, presque titubant qui semblait si mal à l'aise dans cette simarre noire, une *melaya* trop grande pour elle, on aurait dit une enveloppé de deuil, hagarde sur les tréteaux de théâtre et qui semblait jouer une scène à laquelle elle ne comprenait rien, et peu à peu lisant un texte que lui tendait un officier tel un souffleur, elle a esquissé un sourire ; il revoit ce visage, jetant sa voilette comme un trophée à la foule, l'ovale visage de son visage⁵¹.

En outre, les objets peuvent prendre une valeur symbolique importante en temps de guerre. Le voile qui n'est qu'une habitude vestimentaire devient une réelle arme de manipulation comme nous l'avons mentionné un peu plus haut. En effet, la violence symbolique peut se manifester sous diverses formes telle que la radio. Cette dernière est considérée, en Algérie, comme un objet relié directement au colonisateur puisque la radio diffusée est dominée par le colonisateur qui s'en sert comme un moyen de propagande et d'imposition culturelle. Par conséquent, c'est l'objet qui rappelle en permanence au colonisé qu'il n'est plus chez lui et qu'il n'a plus sa propre culture. A ce sujet Frantz Fanon affirme :

Radio-Alger, c'est, quotidiennement pour le colon, une invitation à ne pas se métisser, à ne pas oublier le bon droit de sa culture. Les blédards de la

⁴⁹ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abime*, op.cit. p. 84.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 31-32.

⁵¹ *Ibid.*, p. 180.

colonisation, les aventuriers défricheurs le savent bien qui ne cessent de répéter que ‘sans le pinard et le radio, nous serions déjà arabisés⁵².

Avoir la radio, c’est laisser le colonisateur entrer dans sa maison. Ainsi, dans notre corpus, la violence symbolique se traduit également à travers cet outil « la radio » que le père de la protagoniste Madame A lui apportait de France comme le montre le passage suivant :

Mon père revient quelques mois plus tard de voyage, me rapportant un poste de radio, un transistor Radiola, tout doré avec un grand cadran de verre qui logeait la tête chercheuse et il me suffisait de tourner légèrement le bouton, subjuguée, pour écouter radio Alger en arabe ou en français, puis un tout petit tour et c’était radio monte Carlo ou chérie je t’aime, chérie je t’adore de Bob Azam qui passait en boucle⁵³.

Enfin, la violence symbolique est liée à la légitimité du pouvoir et aux formes de domination qui sont maintenues par la manipulation de la langue : « prononçant leurs noms en les francisant comme s’ils avaient honte de la langue de leurs mère⁵⁴ », de la culture et des croyances. Dans ce cas, en mettant en avant un discours qui encourage « l’émancipation » de la femme par une personne censée représentée les coutumes d’une population musulmane, cette dernière renonce à ses croyances en adoptant une identité autre que la sienne, d’où le consentement du dominé, mais d’une manière inconsciente : « le fille d’un bachagha, dit le narrateur, vêtue d’une longue simarre noire, la *melaya* traditionnelle que portent les musulmanes [...] arracha son voile, en invitant toutes les musulmanes à suivre son exemple⁵⁵ ». En ce sens, l’inspecteur assiste à ce drame colonial quand le protagoniste Madame A jetait son voile : « il revoit, dit le narrateur, ce visage, jetant sa voilette comme un trophée à la foule⁵⁶ ».

Dans ce chapitre, nous avons essayé de donner les différentes définitions de la notion de violence en explorant le contexte socio-historique qui a contribué à la genèse des traumatismes chez les protagonistes. Ensuite, nous avons déterminé les grandes formes de la violence présentes dans le texte telles que la violence physique à travers le récit de l’inspecteur qui était souvent témoins des atrocités infligées par le colon français à l’égard des algériens notamment dans la ferme des supplices, ce qui a fortement impacté son intérieure

⁵² Frantz Fanon, *L’An V de la révolution algérienne*, *op.cit.*, p. 250.

⁵³ Nourredine Saadi, *Boulevard de l’abîme*, *op.cit.*, p. 44.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 42.

Chapitre I
⁵⁵ *Ibid.*, p. 60.
⁵⁶ *Ibid.*, p. 70.

la violence coloniale comme trauma

autrement dit son état psychologique. Dans le dernier point, en s'appuyant sur les travaux de Pierre Bourdieu, nous avons abordé la deuxième grande forme de violence qui est symbolique en mettant l'accent sur ses différentes stratégies de manipulations notamment celle du dévoilement qu'utilisa l'armée française afin de gommer la culture locale, ou encore les progrès technologiques comme la radio. Ce point était centré sur le deuxième personnage surnommé Madame A qui était victime d'une tragédie politique « le dévoilement » et qui a vu sa vie basculée du bonheur au malheur, d'où les séquelles majeures sur le cours de sa vie. Dans les chapitres suivants, nous continuerons à explorer les conséquences de ces expériences traumatiques de chaque protagoniste, ou ce que nous appelons les effets post-trauma.

Chapitre II

Les effets post-traumatiques

« Le chemin de l'homme normal n'est pas dépourvu d'épreuves : il se cogne aux cailloux, s'égratigne aux ronces, il hésite aux passages dangereux et, finalement, chemine quand même ! Le chemin du traumatisé, lui, est brisé. Il y'a un trou, un effondrement qui mène au précipice. Quand le blessé s'arrête et revient sur son parcours, Il se constitue prisonnier de son passé, fondamentaliste, vengeur ou soumis à la proximité du précipice.».

Boris Cyrulnik

De nombreuses personnes peuvent être confrontées à des événements traumatiques au cours de leur existence. Le plus souvent, certaines d'entre elles, s'en sortent sans conséquence significative. Toutefois, pour d'autres, ces événements traumatiques engendrent des symptômes très gênants au quotidien. Ainsi, les effets sont si persistants et si sévères qu'ils sont invalidants et constituent un trouble, il s'agit donc d'un trouble de stress post-traumatique. De plus, entre l'évènement, le trauma et le syndrome post-traumatique s'écoule une période qui peut se compter en jours, en mois ou en années. En effet, il faut distinguer entre trauma et traumatisme ; le premier est l'évènement, le choc, l'effraction du moment, alors que le second est l'état qui résulte du fait du trauma. Il se caractérise le plus souvent par un état de sidération, d'effroi :

En psychanalyse, on distingue trauma et traumatisme. Précisons brièvement que le trauma indique l'exposition à des événements aversifs (violence externe et effraction physique). Alors que le traumatisme réfère à l'effet psychique résultant de la rencontre avec le trauma, lorsque l'énergie mobilisée pour s'adapter au trauma dépasse les capacités d'élaboration du sujet. On utilisera donc le terme de « traumatogène » pour qualifier un contexte ou des circonstances potentiellement traumatiques. Un traumatisme peut être dû à un événement unique, massif, qui bouleverse les capacités défensives du sujet (par exemple : catastrophe, accident, perte d'un être cher...). Mais de même une accumulation d'événements aversifs, ou de carences graves répétées, peut revêtir un caractère traumatique (par exemple : négligences familiales, abus sexuel, maltraitance...)⁵⁷.

Dans ce chapitre, nous adopterons une approche psychanalytique pour examiner la question du trauma. En effet, cette approche va nous permettre d'explorer les dimensions psychologiques du traumatisme. C'est ainsi que dans un premier temps, nous allons étudier la mémoire traumatique. Dans un second temps, nous nous intéresserons à l'impact des traumatismes sur le développement de troubles mentaux. Dans un dernier temps, nous allons traiter de la désocialisation et du repli sur soi.

⁵⁷ Boris Cyrulnik, Philippe Duval, *Psychanalyse et Résilience*, France, Odile Jacob, 2006, p. 70-71.

1. La Mémoire, ce long fleuve de traumatismes

Le souvenir constitue un élément crucial dans la structuration d'un texte littéraire. Ainsi, ce dernier est souvent sous l'emprise de la mémoire. D'une manière générale, la notion de la mémoire est définie comme la faculté de conserver, de convoquer et de restituer des images du passé. Dans ce sillage, Todorov souligne que la mémoire « est la faculté humaine de retenir des éléments du passé, à ce titre tout rapport au passé repose sur la mémoire⁵⁸ ». Par ailleurs, Paul Ricœur affirme que « la mémoire est la seule et unique ressource pour signifier le caractère passé de ce dont nous déclarons nos souvenirs⁵⁹ ». Nonobstant, la définition de la mémoire reste particulièrement ambiguë car elle ne se plie pas qu'à une seule et même définition mais elle puise dans plusieurs domaines à savoir la philosophie, l'Histoire, la sociologie, la psychologie, etc. Ainsi, en littérature, les mémoires sont considérés comme un témoignage écrit d'événements auxquels l'auteur a participé ou assisté au cours de sa vie. C'est ce qu'illustre le passage suivant tiré d'une rencontre littéraire avec Nourredine Saadi autour de son dernier roman *Boulevard de l'Abîme* inspiré de son propre vécu, plus précisément d'une scène de son enfance où il assiste, en étant sur le boulevard, au dévoilement d'une jeune algérienne :

Pour moi le boulevard de l'abîme c'est le boulevard sur lequel j'étais là à regarder une scène qui m'a beaucoup marqué et qui va être l'essentiel de ce livre, c'est-à-dire, une jeune fille était là devant le théâtre de Constantine comme un tréteau et qui s'est déshabillée [...] qui a quitté sa *melaya* devant les photographes [...] c'était quelque chose qui m'a tellement traumatisé [...] et au même temps le boulevard de l'abîme ça renvoie évidemment littérairement parlant à la notion de l'abîme, la mise en abyme [...] parce que c'est une histoire qui va s'ouvrir en abîme sur une autre histoire⁶⁰.

Le récit dans *Boulevard de l'abîme* est dominé par des flash-backs et des souvenirs. Ainsi, ce retour vers ce qui « a été auparavant vu, éprouvé ou appris⁶¹ » est largement illustré par l'utilisation récurrente des mots comme « rappelle », « souvenir », « remémorant ». Il est, aussi, exprimé par des expressions qui donnent naissance à un champ lexical qui s'articule autour de la mémoire, telles que : « il caresse maintenant dans sa mémoire⁶² » ; « ramené à

⁵⁸ Tzvetan Todorov, « La mémoire devant l'histoire » <https://doi.org/10.4000/terrain.2854> consulté le 14/08/2024.

⁵⁹ Paul Ricœur, *La mémoire, l'Histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 26.

⁶⁰ https://www.youtube.com/watch?v=f_mwoSf1Bhk consulté le 29/09/2024

⁶¹ Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 50.

⁶² Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme, op.cit.*, p. 24.

son tour à son passé⁶³ ». Cette mémoire est impliquée dans les épisodes de la vie de tous les jours ; par conséquent nous pouvons dire que la mémoire est cette mère spirituelle qui façonne non seulement le passé, le présent mais aussi le futur d'une personne ; « la mémoire est l'avenir du passé », écrit Paul Valéry dans son recueil de poésie intitulé *Regards sur le monde actuel*.

Toutefois, « si la mémoire est saine, elle est évolutive⁶⁴ », affirme Boris Cyrulnik. De ce fait, les souvenirs rejaillissent de manière ordinaire. En revanche, si la mémoire emprunte la voie de la douleur, le souvenir se fait dans une expérience traumatique de la mémoire qui « n'est donc plus saine⁶⁵ » dans ce cas, ce qui explique son caractère figé, non-linéaire ou encore fragmentaire.

Par ailleurs, le dictionnaire français Larousse définit le traumatisme comme une « névrose associée à un choc émotionnel récent ou passé par lequel le sujet s'est senti en danger⁶⁶ ». En effet, le terme traumatisme désigne une maladie psychique provoquée par un incident dramatique ainsi l'événement traumatique peut réapparaître de manière répétée sous forme de souvenirs involontaires, indésirables, ce que nous appelons en psychanalyse les réviviscences, au cours desquels les traumatisés revivent l'événement comme s'il survenait à nouveau et non par de simples souvenirs. C'est dans la même perspective que s'inscrit le cas de notre protagoniste madame A qui demeure enlisée dans son passé depuis le jour de son dévoilement en public dans le cadre de l'opération de dévoilement menée par le colon français. Par conséquent, nous constatons à quel point le passé est incapable de coexister avec le présent ; ce retour de son passé affecte non seulement sa mémoire mais aussi son attitude au point où quand cela lui arrive elle perd l'équilibre :

Moi, ma mémoire est si lourde qu'elle déborde parfois et m'inonde. Pendant des semaines, après ce jour maudit, et même bien après, malgré les mois et les années, lorsque ces images me reviennent, m'envahissent, j'ai le cœur vrillé, une douleur aiguë entre les seins au point que lorsque cela m'arrive dans la rue, j'en perds l'équilibre, le sol monte dans mes yeux, je titube, m'accrochant à un mur, un arbre, un pilier⁶⁷.

⁶³ *Ibid.*, p. 45.

⁶⁴ <https://www.ifemdr.fr/conference-de-boris-cyruunik-sur-la-memoire-traumatique/> consulté le 10/08/2024.

⁶⁵ <https://www.ifemdr.fr/conference-de-boris-cyruunik-sur-la-memoire-traumatique/> consulté le 10/08/2024.

⁶⁶ Dictionnaire en ligne <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/traumatique/>

⁶⁷ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abime*, op. cit, p.160.

De plus, quand une histoire déborde de blessures et d'entorses psychiques ou psychologiques, les traumatismes laissent une empreinte dans la mémoire comme le souligne Charles Mauron dans son livre intitulé *Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique* : « Le traumatisme n'est pas seulement une cicatrice physique, mais une marque profonde dans notre mémoire, qui teinte nos perceptions et influence notre façon d'être au monde⁶⁸ ». Dans le même sillage, Karima Lazali affirme que le passé, notamment colonial, est un présent durable : « le passé colonial reste présent comme une trace, une empreinte douloureuse ; ce qui légitime l'emploi du terme de "trauma colonial" pour désigner le caractère douloureux, persistant et obsédant de cette douleur⁶⁹ ».

Dans le même ordre d'idée, la mémoire de madame A est tourmentée dans un présent emboîté par un passé durable. Dans son carnet noir, elle met des mots sur ses maux en donnant voix à ses émotions, ses ressentis qui ont un goût d'amertume. Elle se retrouve prisonnière d'une douleur inouïe puisque les souvenirs traumatiques ne cessent de faire surface malgré le temps. Elle avoue que ses pensées sont troublées, noires comme la nuit où seule l'obscurité règne. D'ailleurs, nous remarquons que le narrateur recourt à un procédé dit de « l'effet contraste » en opposant la lumière du jour à celle de la nuit afin d'accentuer l'intensité de la souffrance comme dans ce passage :

Je suis fatiguée, épuisé, j'en ai vraiment assez, marre de tout ça de ce passé qui me ronge, me colle à la peau, qui me revient toujours à la gueule, c'est une part de ma vie pourtant, si lointaine, close j'en ai jeté les clés dans le Rhummel, j'ai payé, terriblement payé par ma souffrance, j'essaye d'oublier cette histoire mais elle ne cesse de revenir, me harceler, c'est une véritable nuit dans ma tête, une nuit froide qui m'empêche de dormir, qui me tараude, me brûle la mémoire [...] je voudrais ne jamais plus me souvenir⁷⁰

Le même procédé est utilisé dans le passage suivant :

De raconter ma vie, de répéter, de ressasser, de tourner autour d'un trou, éludant, gommant ou me rappelant des dizaines de fois une scène, une image, des mots, sans jamais dissiper cette angoisse qui me tараude ; j'ai beau vous raconter ma vie, à l'endroit et à l'envers durant toutes ces années,

⁶⁸ Charles Mauron, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique*, op.cit., p.46.

⁶⁹ Karima Lazali, *Trauma colonial*, Alger, KOUKOU, 2018, p. 94.

⁷⁰ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme*, op.cit., p. 28.

je n'arrive pas à m'en débarrasser, elle reste collante, visqueuse, dans ma mémoire⁷¹.

Par ailleurs, dans ce roman la mémoire se mêle aux sensations. Elle constitue une mémoire de l'impression qui surgit certes de manière involontaire, mais stimulée par des odeurs, des visages, des photos, des phrases ou encore des mots. Cette forme de mémoire est d'ailleurs palpable chez l'inspecteur : « et peu à peu il est absorbé par la photographie sur la carte d'identité de la défunte, née à Constantine et à l'évocation de la ville il est déjà là-bas dans les divagations de sa mémoire⁷² ». En ce sens, Lucie Quillet affirme que « la mémoire traumatique est anesthésiée [...] comme une machine à remonter le temps, elle resurgit parfois en réaction à un bruit, une odeur, un geste... L'alarme se réveille, le stress grimpe⁷³ ». Le passage suivant tiré du roman illustre bien ces propos :

L'inspecteur demeura pensif, troublé, dubitatif, triturant la coupure de presse et la photographie de la suicidée qu'il avait gardées, confrontant obstinément les traits, comparant les visages. Puis, le regard vide, promené autour du bureau comme s'il ne comprenait plus rien à ce qui lui arrivait, son souvenir lui revint et tout à coup il se frappa de nouveau le front⁷⁴.

Une autre scène attire notre attention lorsque l'inspecteur, en fouillant l'appartement de la suicidée, découvre un carnet noir dans lequel elle retranscrit son passé, sa vie à Constantine ainsi que ses rêves. En effet, l'inspecteur qui pensait faire face à une enquête routinière se retrouve conforté à son passé en Algérie où il était soldat durant l'époque coloniale. Dès les premières pages, le carnet noir de la constantinoise réveille la mémoire traumatique de l'inspecteur. Nous pouvons donc dire que le carnet noir constitue l'outil déclencheur de ce retour involontaire de ces événements passés :

L'inspecteur semblait lire mais sans tourner la page, il avait l'air absent [...] voilà maintenant cette maudite guerre d'Algérie qui me revient, Constantine. Où va donc me conduire cette enquête? Et le voici de nouveau submergé par des scènes, enfouies depuis tellement longtemps⁷⁵.

Ce réveil de la mémoire est aussi présent dans le passage ci-après :

⁷¹ *Ibid.*, p. 111.

⁷² *Ibid.*, p. P89.

⁷³ Lucie Quillet, « Amnésie traumatique : comment peut-on "oublier" un viole ? », *Le figaro*, 26/ 10/2016.

⁷⁴ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme*, *op.cit.*, p182.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 38.

Depuis l'enquête sur la suicidée du 12 rue La Boétie, dont il avait envoyé le rapport au parquet, il ne trouvait guère plus d'intérêt pour son travail, toujours l'esprit ailleurs, ramené à des images qu'il croyait effacées et il ne se passait pas une journée sans qu'il retourne avec obsession à ces pièces du dossier qu'il avait subtilisées : la photographie, le carnet noir, les quelques lettres récupérées. Et des scènes lui revenaient fanées, comme ces vieux clichés sépia que l'on retrouve par hasard au fond d'un tiroir. La guerre de sa mémoire avait repris comme une blessure à jamais totalement refermée⁷⁶.

En outre, le roman évoque également la mémoire des lieux notamment ceux liés aux racines du traumatisme. L'espace est loin d'être un milieu neutre ou anodin mais il est chargé de significations. Certes, beaucoup d'endroits n'ont aucune mémoire douloureuse, néanmoins il est question de lieux marqués par un passé tragique notamment par la guerre. Citons à titre d'exemple « La ferme » évoquée à maintes reprises dans le roman par madame A ainsi que par l'inspecteur tout en ayant dans leurs esprits l'image d'une usine de torture. Située à Constantine, comme nous l'avons déjà mentionné dans le premier chapitre, cette ferme devient un centre de torture durant la guerre :

On dessinait les cases sur le ciment de cette cour de la ferme qui devient plus tard le théâtre de ma tragédie, du drame de ma vie [...] Ah cette pergola fleurie, cette végétation somptueuse de la ferme, ses splendides jardins, ses vergers, ses hectares du domaine, ce qu'elle deviendra plus tard, souillée, saccagée ! La guerre, les événements...⁷⁷.

Dans un autre passage, le narrateur montre que la ferme n'est point une ferme ordinaire mais une ferme à torture, à violence avec l'emploi du mot maudite :

Il ne pouvait manquer, il ne pouvait manquer l'inspecteur, de se rappeler le rapport qu'il avait contribué à rédiger sur les mutilations, les traces de tortures, découverte sur les corps des assassinés là-bas, dans cette maudite Ferme des supplices⁷⁸.

La mémoire, cette matrice qui fonde l'histoire d'une personne, quand elle ne retient que les événements traumatiques, devient un obstacle. Ainsi, les souvenirs qui surgissent souvent d'une manière violente et paralysante ne peuvent qu'impacter la santé morale et physique de l'individu.

⁷⁶ *Ibid.*, p.130.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 29.

⁷⁸ *Ibid.*, p.76.

2. La santé mentale, une voie vers les traumatismes

Nous passons tous par de bonnes comme par de mauvaises phases au cours de notre vie et chacun de nous expérimente toute une gamme de sentiments, du plus triste au plus optimiste et cela ne peut qu'affecter notre santé. À cet effet, l'Organisation mondiale de la santé définit la santé comme suit : « La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité⁷⁹ ». Il s'agit donc « ... d'un état de bien-être dans lequel la personne peut se réaliser, surmonter les tensions normales de la vie, accomplir un travail productif et fructueux et contribuer à la vie de sa communauté⁸⁰ ». Cependant, si certaines personnes peuvent faire face aux aléas de la vie, d'autres souffrent d'une détresse psychologique notamment après avoir vécu un incident dramatique. En effet, les expériences traumatiques ont un impact significatif sur le bien-être d'une personne et sur le développement des problèmes de maladie mentale. D'ailleurs, les TSPT⁸¹ sont souvent associés à d'autres troubles de santé mentale comme l'anxiété, la dépression...

Dans *Boulevard de l'abime*, la protagoniste surnommée Madame A est prise en otage par des troubles mentaux qui handicapent son quotidien et cela est dû aux séquelles laissées par la guerre. Elle a certes connu quelques moments de joie mais cette dernière n'a guère duré, elle est souvent fugace. Madame A est telle une proie faisant face à ses malheurs et ses désespoirs. La mélancolie la rattrape et les larmes sont devenues ses seules alliées. Sur son mal-être et sa souffrance morale qui jongle entre bonheur éphémère et douleur éternelle, le narrateur nous déclare :

Vous portiez le bonheur comme vous viviez la fortune, certains jours [...] Que vous pouviez reperdre le lendemain ; un bien-être qui ne durait jamais très longtemps, fugace, dissipé par des souvenirs trop chargés d'amertume comme une ombre lourde à porter. Vous vous refugiez alors dans un profond, un térébrant silence, comme si l'on avait éteint la lumière dans votre tête. Vous entriez en vous-même, on aurait dit dans une grotte, vous évadant du monde...parfois vous éclatiez, de façon aussi incompréhensible que soudaine, en sanglots⁸²

⁷⁹ <https://iris.paho.org/bitstream/handle/> consulté 25/08/2024

⁸⁰ <https://iris.paho.org/bitstream/handle/> consulté 25/08/2024

⁸¹ Troubles stress post traumatique.

⁸² Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abime*, op.cit., p. 40.

Parfois, certaines personnes font un lien entre les événements du passé et leur état psychologique actuel. Ainsi, le traumatisme entraîne des manifestations particulières telle la dépression. Cette dernière ne désigne pas un simple coup de déprime ou une tristesse passagère mais une véritable maladie psychique. Aussi, se sentir déprimé n'est pas toujours synonyme de dépression, car nous parlons de dépression lorsque ces états d'âme à savoir la mélancolie, l'angoisse... reviennent chaque jour intensément. Elle se caractérise souvent par des perturbations de l'humeur à savoir que lors d'un épisode dépressif, la personne présente une humeur morose en se sentant souvent désespérée, épuisée ou encore seule et cela s'étend sur de longues périodes, des semaines, des mois voire des années. L'OMS définit la dépression comme suit : « La dépression se manifeste par une humeur triste, une perte d'intérêt pour toute activité et une baisse de l'énergie⁸³ ». C'est bien de cela dont souffre d'ailleurs madame A qui reste figée dans la tristesse et la douleur. A titre d'exemple, nous proposons ces extraits : « lorsque je sombrais dans la dépression⁸⁴ » ; « je vivais une grande dépression⁸⁵ ».

Les personnes dépressives ont une vision pessimiste du monde tout en ayant l'impression que leur vie se limite à une souffrance constante. La tristesse du déprimé est différente du ressenti habituel et est plus intense et s'accompagne d'autres symptômes. Le tableau de dépression peut inclure notamment des troubles du sommeil tels que l'insomnie. En effet, les deux protagonistes ont des difficultés à s'endormir à cause des images noires du passé qui ne cessent de faire surface comme l'illustre le passage suivant où non seulement l'esprit de l'inspecteur est torturé mais aussi tout son corps qui se trouve complètement trempé de sueur :

Cette nuit-là l'inspecteur eut un sommeil décousu, ne cessant de s'agiter entre les draps trempés de sueur comme chaque fois que lui revenaient les images de là-bas. Il avait tout fait pour oublier, refouler cette autre vie qu'il croyait enterrée et voilà que cette femme le ramenait à l'Algérie, à ses insomnies dans les brumes de ce passé⁸⁶.

⁸³ <https://www.ghu-paris.fr/fr/troubles-depressifs>

⁸⁴ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme*, op. cit. p. 70.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 84.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 58.

D'autres passages montrent que Madame A peine, elle aussi, à dormir la nuit à cause d'un sommeil agité. Ainsi, elle écrit dans son journal : « la nuit quand je cherche trop longtemps le sommeil⁸⁷ ». Dans un autre passage, elle affirme :

Aujourd'hui j'ai raté la séance je me suis réveillé la tête lourde comme si j'avais dormi mille ans une longue nuit de celles qui n'attendent aucun matin j'avais trop bu la veille, combattu l'insomnie par un second cachet et j'ai dû faire des cauchemars dont je ne me souviens plus⁸⁸.

De plus, le traumatisme accapare l'esprit même en plein sommeil ainsi les troubles du sommeil se traduisent aussi par des cauchemars et des rêves. D'ailleurs, Freud définit les rêves comme « un accomplissement déguisé d'un désir refoulé⁸⁹ ». Il considère le rêve comme une porte vers l'inconscient, il affirme que « l'interprétation du rêve est la voie royale de la connaissance de l'inconscient⁹⁰ ». Dans le même sens, le surréaliste André Breton ajoute que le rêve est « le lieu privilégié de la vie psychique inconsciente⁹¹ ». Par conséquent, tout ce qui engendre de la confusion, ou du désespoir émergera donc dans ce territoire surréaliste dit l'inconscient. Ce dernier, en psychanalyse, est perçu comme un lieu de tensions et de conflits où les désirs et les traumatismes peuvent être refoulés et réprimés. Freud distingue plusieurs rêves typiques⁹², tels que le rêve de confusion à cause de la nudité, il considère que « les rêves de nudité sont des rêves d'exhibition⁹³ ». Ce type de rêve est bien illustré dans le passage qui suit :

J'ai fait, je me rappelle que c'était au cours d'une sieste en été, un sombre, un étrange rêve où tout était noir, un rêve qui m'a bouleversée... cela se passait dans une sorte de lieu obscur, mystérieux, on aurait dit une grotte ou peut-être une cave de restaurant tapissée de miroirs, c'est comme si on avait brusquement éteint la lumière dans ma tête, laissant des étincelles me brûler le corps... j'étais assise sur la banquette, nue sous la *melaya*, je sentais le satin qui me caressait les cuisses auprès d'une femme, une inconnue, nue également, je le devinais, je la sentais ainsi près de moi et nous dinions en silence. Nos mains tâtonnaient autour des couverts, parfois s'effleuraient, se touchaient en aveugles et à un moment elle se mit à me nourrir de ses doigts,

⁸⁷ *Ibid.*, p. 28.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 119.

⁸⁹ Sigmund Freud, *L'interprétation du rêve*, Paris, Point, 2013, p. 50.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 25.

⁹¹ André Breton, *Manifeste du surréalisme*, Paris, Folio, 1985, p.25.

⁹² Le rêve typique est un rêve qui, par son contenu et sa forme, se présente de façon à peu près semblable chez un grand nombre de personnes.

⁹³ Sigmund Freud, *L'interprétation du rêve, op.cit.*, p. 60.

me mettant des morceaux de viande onctueux, comme du méchoui de mon enfance...⁹⁴.

En effet, le rêve ne révèle pas l'avenir, il ne s'agit pas d'un présage sur lequel le rêveur pourrait s'appuyer. Au contraire, le rêve révèle, justement, le passé, celui du rêveur tel est le cas de Madame A dans le passage cité en haut. Nous remarquons, ainsi, que certains éléments nous replongent dans son passé notamment le jour du drame avec l'emploi des mots comme obscur, noir qui peuvent éventuellement renvoyer au boulevard sur lequel elle se trouvait le jour de son dévoilement portant une *melaya* noire qui apparaît aussi dans le rêve. Le désir inconscient correspond à la sexualité infantile, d'ailleurs le rêve est marqué par cette image de l'enfance. Enfin, généralement, les rêves mettant en scène la nudité sont souvent suivis d'un sentiment de honte, affirme Freud, et Madame A n'est point épargnée de ce sentiment, elle avoue : « j'ai mis beaucoup de temps avant de parler de ce rêve, j'en avais honte, le refoulant, l'enfouissement en moi⁹⁵ ».

Aussi, une autre série de symptômes peut apparaître à la suite d'un événement traumatique notamment le fait d'éprouver un sentiment de menace permanente, ce qui indique la présence d'un trouble mental dit l'anxiété. Les troubles anxieux se caractérisent par un sentiment persistant d'insécurité, une inquiétude excessive ainsi que des peurs plus intenses et plus fréquentes au point de perturber le quotidien de la personne atteinte. Par conséquent, des crises de panique peuvent survenir brutalement le plus souvent sans facteurs déclencheur, le passage suivant illustre nos propos :

Dans ce moment-là vous sanglotiez, vous laissiez éclater votre chagrin et il entend encore vos plaintes à ses oreilles lorsque vous vous jetez brusquement dans ses bras... aide-moi aide moi serre-moi fort 'Anagni 'Omri d'une voix voilée, blanchie qui semblait vous être étrangère... j'ai peur... mais de quoi aviez-vous donc peur ? Tout le temps peur, au cours de ces maudites crises tétanie ?⁹⁶.

L'anxiété prend d'autres formes dans le roman telle l'anxiété sociale qui se caractérise par la peur d'autrui. Autrement dit, la présence d'une autre personne dans les alentours suscite une certaine gêne comme le constate une voyante que Madame A consultait lorsqu'elle se sentait triste. Ainsi, cette voyante qui lisait le livre de la vie de Madame A concluait toujours que sa mélancolie remonte à une blessure lointaine, un traumatisme à

⁹⁴ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abime, op.cit.*, p. 77.

⁹⁵ *Ibid.*, p.79.

⁹⁶ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abime, op.cit.*, p. 32.

jamais ouvert, affirme en ce qui concerne cette anxiété : « vous avez toujours peur de l'autre, des autres ; vous êtes complexe et torturée, cela vient d'une blessure ancienne sans doute ; vous êtes sombre⁹⁷ »

En outre, les personnes anxieuses ou même dépressives entretiennent des pensées morbides et dévalorisantes de soi, présentant une perte de confiance ou une faible estime de soi, ainsi qu'un sentiment de culpabilité excessive. Comme le mentionne Freud, « la culpabilité exagérée et auto-accusatrice sont la clé de la compréhension de la dépression⁹⁸ ». Dans notre roman, les pensées de Madame A sont ralenties et tournent généralement autour de la haine de soi, elle confie à son docteur : « à un moment de ma vie où je répugnais à me regarder nue face au miroir, où j'avais le sentiment d'être une poubelle encombrée qui allait exploser⁹⁹ ». Elle ajoute : « j'aimerais tant laisser mon cœur se reposer en paix, il est las de partout, de trop d'amour, de trop de chagrin, de trop de remords, de trop de honte, de culpabilité¹⁰⁰ ».

3. L'isolement ou la fuite, résultats d'un traumatisme

Le repli sur soi, le désintérêt social ou encore l'évitement sont des comportements qui résultent généralement d'un traumatisme. Ce retrait de la société est défini comme un état caractérisé par le fait d'être physiquement séparé des autres, que ce soit d'une manière intentionnelle ou non. Autrement dit, la personne tend à se retirer du monde, à éviter les interactions sociales et à minimiser les communications avec autrui comme le souligne Mayer-Renaud : « L'isolement social est vécu comme un sentiment de marginalité, d'exclusion et découle de l'absence d'un réseau social accessible ou de l'absence d'une place dans une communauté accueillante¹⁰¹ ». Bédard ajoute : « C'est une sorte de décrochage progressif des attaches qui retiennent la personne à la vie collective, décrochage qui l'entraîne vers l'état de détresse sociale¹⁰² ». Généralement, quand une personne se confronte à des situations délicates, à une période de souffrance ou d'insécurité, elle prend le chemin du renfermement sur soi, de l'isolement au point de se couper complètement du monde extérieur,

⁹⁷ *Ibid.*, p.190.

⁹⁸ https://www.mediachimie.org/sites/default/files/Cerveau_p155.pdf consulté le 01/08/2024

⁹⁹ *Ibid.*, p.70.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.177.

¹⁰¹ Mayer-Renaud, https://di.uqo.ca/id/eprint/469/1/Lafantaisie_Vicky_2011_m%C3%A9moire.PDF consulté le 10/09/2024

¹⁰² <https://www.google.com/search?q=BEDARD> consulté le 11/09/2024

à la recherche d'une sécurité absolue, comme c'est le cas notamment des personnes ayant des antécédents de traumatisme ou des troubles anxieux...

C'est pratiquement ce que subit notre protagoniste Madame A qui souffre non seulement de sa santé mentale qui est en déclin, comme nous l'avons abordé dans le point précédent, mais aussi de sa vie sociale et familiale. En effet, il s'avère que Madame A souffre de désocialisation en préférant rester seule en accumulant les pensées négatives sur elle-même. C'est bien ce qu'indique sa femme de ménage lorsqu'elle confirme à la police que son état était en détresse et qu'elle ne recevait ni ne voyait quiconque depuis un très bon moment :

De temps à autre, la maison était soudain remplie, elle organisait des dînes, des fêtes, mais ces derniers temps elle s'était enfermée et ne voulait plus voir personne. combien de fois me faisait elle répondre, lorsque sonnait le téléphone, qu'elle était absente ; je n'y comprenais rien, elle se réfugiait dans sa chambre avec une bouteille et son chapelet et je la voyais dépérir sans pouvoir rien faire, elle ne cessait de prendre du poids¹⁰³.

Aux côtés de la femme de ménage, la gardienne de l'immeuble où résidait Madame A qui semblait être proche d'elle avoue aux policiers que celle-ci était livrée à elle-même, sombrant dans la solitude : « elle eut une grande période triste, elle restait seule, ne cessant de prendre du poids¹⁰⁴ ».

De plus, après des expériences traumatisantes, les personnes atteintes ont tendance à adopter la fuite pour éviter de se mettre dans des situations qui, auparavant, leur ont déjà faits du mal ou afin de se libérer de toute l'angoisse qui les entoure. Par conséquent, la personne va éviter ou s'efforcer d'éviter tous les rappels externes comme les lieux, les activités, les objets et les situations qui peuvent éveiller des souvenirs, des pensées ou des sentiments gênants lui rappelant l'événement traumatique. Dans le roman, après son dévoilement, la protagoniste fuit sans détour Constantine, sa ville dans l'espoir de mettre fin à ses malheurs et de consoler son âme meurtrie dans un endroit plus serein mais en vain, puisque les images de son passé ne cessent de faire surface :

J'ai commencé à me dégligner durant la guerre, après ce funeste jour de mai, les traitements, le départ pour Alger, plutôt la fuite, les docteurs, les cachets n'y firent rien, je me fatiguais d'être, de moi, de ces histoires qu'on cachait, de la violence, des médisances sur ma famille, de la rumeur et

¹⁰³ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme*, op.cit., p. 103.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.105.

d'ailleurs que me reste il de cette époque ? Pourquoi me poursuit-elle encore, j'ai rompu toute attache avec cette ville, je l'ai quitté à 17ans, en fuyant ; quelques alvéoles, des trous de ma mémoire, ma vie à Constantine n'est plus pour moi qu'une veille dentelle fané, mitée¹⁰⁵.

Fuir est ainsi devenu une sorte d'issue de secours face au désastre, au chaos, à l'insécurité, en somme face à une réalité que nous ne pouvons affronter : « Non, je ne veux plus revoir cette ville d'où le destin m'a chassée. C'est comme si la vie même, la réalité, le monde, s'étaient retirés de ce lieu maudit ; ma ville de naissance n'est plus pour moi qu'un tombeau¹⁰⁶ », écrit Madame A dans son carnet. Celle ajoute en ce qui concerne son silence et sa honte :

Les images m'envahissent, mes mots me taraudent le crane, mais je ne peux pas en parler, je n'arrive pas à m'en libérer ; que pèseraient les mots par rapport à ce que j'ai vécu ce jour de mai qui a ruiné ma vie. On a beau dire, il y a dans la honte ou dans la culpabilité comme de la volupté à se laisser chuter, coulé, en se vautrant dans la boue... certaines choses ne sortent pas¹⁰⁷

En outre, le traumatisme parasite la voix, la parole et le langage, et les victimes éprouvent autant d'émotions négatives qui les incitent à se murer dans le silence. Ce dernier peut découler de la crainte de réveiller la souffrance et la douleur ou encore du sentiment persistant de la honte comme l'illustre le passage cité en haut. En effet, en se mettant à l'écart, en se retirant du monde, le traumatisme vient perturber la communication : « je n'ai jamais pu ou su lui parler de ce qui a brisé ma vie¹⁰⁸ », déclare Madame A qui n'a jamais pu raconter à son père ce qui a bouleversé sa vie.

Dans ce chapitre, nous avons abordé la question du trauma ainsi que les effets psychologiques et psychiques qui surviennent après un évènement traumatique, en particulier, la mémoire traumatique, les troubles mentaux et le repli sur soi. Sous un angle psychanalytique en utilisant des concepts tels que l'inconscient, le refoulement et le rêve, nous avons cherché à explorer les dimensions internes du traumatisme et les conflits intérieurs auxquels les deux protagonistes sont confrontés.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 29.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p.166.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p.159.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 64.

Chapitre III

L'(im)possible résilience

Nous portons tous des cicatrices de nos blessures de vie. Nous pouvons choisir de les considérer comme paralysantes en s'apitoyant sur les raisons qui les ont causées ou décider de les honorer, car elles disent aussi que nous avons survécu et que cela nous a peut-être rendu plus forts ou plus lucide. Les épreuves, lorsque nous les surmontons, nous font toujours grandir.

Jacques Salomé

Dans un monde en constante évolution, le concept de résilience se révèle être un pilier essentiel pour faire face aux événements stressants au cours de nos vies. Ainsi, si certaines personnes sont déstabilisées profondément et entravées dans leur développement, d'autres réussissent à se construire du point de vue psychique et social, malgré les circonstances défavorables, les événements perturbants ou les traumatismes affrontés. En effet, dans certains cas, le traumatisme vécu implique une restructuration de la personnalité et une relation différente au monde environnant. Il laisse une trace qui ne s'effacera pas, mais sur laquelle il est toujours possible de reconstruire. Cette expérience douloureuse de vie est souvent l'occasion d'une remobilisation personnelle. On en ressort plus fort, moins naïf. Cependant, dans d'autres cas, le traumatisme bloque la personne dans le passé comme le souligne Bessel :

Un souvenir traumatique est fondamentalement une panne du système de mémoire ordinaire. Un système de mémoire ordinaire peut intégrer des choses avec tout ce que vous savez déjà dans le contexte de votre réalité existante. Mais le traumatisme n'a pas sa place. Le traumatisme ne peut pas être intégré, et il vit donc comme un morceau isolé du passé qui revient sans cesse¹⁰⁹.

De ce fait, quand la mémoire ne sert qu'à retenir la blessure, elle empêche la résilience, ce qui accentue chez l'individu le désir de vouloir mourir, dans l'espoir de mettre fin à sa douleur. Dans ce chapitre, nous verrons tout d'abord comment l'un des protagonistes a pu faire preuve de résilience en examinant différents aspects de son parcours. Ensuite, nous nous intéresserons aux formes de la résilience, autrement dit à ses manifestations telle que l'écriture. Enfin, nous terminerons ce chapitre par l'étude des limites de la résilience qui peuvent mener au suicide.

1. Résilience, renaissance de sa souffrance

Nul ne peut sortir indemne des grandes épreuves de la vie notamment après un événement traumatique. Ainsi, les séquelles ne peuvent être complètement dissipées, les blessures restent donc enfouies et ne guérissent jamais complètement. En effet, certaines personnes puisent leur force au plus profond de leurs souffrances, autrement dit, il s'agit

¹⁰⁹<https://lemondeatraversunregard.org/2023/04/20/la-therapie-par-la-parole-souvent-ne-suffit-pas/?cn-reloaded=1> consulté le 05/09/2024

d'accepter le coup du sort, de le maîtriser pour ensuite le transformer et pouvoir ainsi continuer à vivre normalement. Les cicatrices feront toujours partie de cette nouvelle vie, mais avec un autre niveau de profondeur. Ce cheminement qui permet à une personne de mener une existence relativement normale, malgré les traumatismes importants, est appelé la résilience. Le concept de résilience, qui tire ses origines de la physique mécanique qui désigne la capacité d'un matériau à résister à un choc et à reprendre sa forme initiale, s'est largement diffusé en prenant d'autres dimensions et d'autres définitions dans plusieurs domaines, notamment en psychologie. La notion de résilience a été mise en œuvre par le psychanalyste Boris Cyrulnik. Ce dernier souligne que la résilience est caractéristique d'une « personnalité blessée mais résistante, souffrante mais heureuse d'espérer quand même¹¹⁰ ». De plus, la résilience est considérée comme un phénomène psychologique qui consiste, pour un individu affecté par un traumatisme, à prendre acte de l'événement traumatique pour ne plus vivre dans la dépression. Les psychologues ont introduit ce concept afin d'examiner la reconstruction d'une personnalité après un traumatisme comme le mentionne toujours Boris Cyrulnik :

On ne peut parler de résilience que s'il y a eu un traumatisme suivi de la reprise d'un type de développement, une déchirure raccommodée. Il ne s'agit pas du développement normal puisque le traumatisme inscrit dans la mémoire fait désormais partie de l'histoire du sujet comme un fantôme qui l'accompagne. Le blessé de l'âme pourra reprendre un développement, dorénavant infléchi par l'effraction dans sa personnalité antérieure¹¹¹.

Ainsi, la résilience peut être définie comme « la capacité à réussir, à vivre et à se développer positivement, de manière socialement acceptable, en dépit du stress ou d'une adversité qui comporte normalement le risque grave d'une issue négative¹¹² ». Par conséquent, lorsqu'une personne est gravement blessée par l'existence, elle est donc contrainte de développer un processus psychique de résilience tout en gardant en elle quelques brides de l'évènement traumatique.

Dans le même sens, nous constatons dans notre corpus que l'un des protagonistes, surnommé l'inspecteur, a pu surmonter son traumatisme. Ainsi, celui-ci, va, petit à petit, accepter le chaos, à savoir la colonisation, ainsi que toutes les perturbations, toutes les émotions que cette dernière provoque. D'ailleurs, le roman est traversé par des retours au

¹¹⁰ Boris Cyrulnik *Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999, p.10.

¹¹¹ Boris Cyrulnik, Gérard Jorland. *La résilience*, Paris, Odile Jacob, 2012, p25

¹¹² https://www.scienceshumaines.com/la-resilience-resister-aux-traumatismes_fr_11193.html consulté le 16/09/2024.

passé, comme nous l'avons déjà mentionné dans le deuxième chapitre. Autrement dit, le texte jongle entre passé et présent mettant en lumière la situation de l'inspecteur, à savoir celle d'avant et celle du moment présent. Rappelons que l'inspecteur était auparavant un soldat durant la guerre d'Algérie ayant participé à plusieurs sévices perpétrés par le colon français contre le peuple algérien, ce qui a fait naître en lui un certain traumatisme. Néanmoins, nous remarquons au fil des pages que le quotidien et la vie de l'inspecteur ont connu un nouveau tournant en allant du statut de soldat, ayant vécu des situations traumatisantes, à celui d'inspecteur dont la symbolique renvoie à l'intégrité, l'ordre, la sérénité. A partir de là, et en suivant ce schéma, nous pouvons comprendre que l'inspecteur a pu refaire sa vie et continuer son chemin sans rester figé dans la douleur, dans le passé, comme nous pouvons le voir dans un ensemble de passages tel que celui où le narrateur nous décrit l'inspecteur dans son bureau lisant des documents d'une enquête qu'on lui a confiée :

L'inspecteur eut beau lire et relire ces phrases si énigmatiques, il ne parvenait pas à trouver des indices dans la vie de cette femme qui expliqueraient son geste. Il se détacha lentement de ce carnet noir, ne voyant pas trop l'intérêt de ces récits décousus pour son enquête et il dénoua le ruban enserrant une autre liasse de correspondances déposée sur son bureau.¹¹³

Par ailleurs, Michallet affirme que « si la résilience permet d'aller plus loin, elle ne supprime pas la blessure pas plus qu'elle n'est une recette du bonheur. Elle aide toutefois à affronter ce qui pourrait apparaître comme une fatalité¹¹⁴ ». Ainsi, par le fait de pouvoir à nouveau retrouver l'envie de travailler, et de surcroît en exerçant un métier qui nécessite une bonne santé morale, l'inspecteur se montre comme une personne résiliente qui trouve les moyens nécessaires pour atténuer l'impact des épreuves tragiques en les intégrant. En d'autres termes, celui-ci parvient à « faire avec » dans sa vie, malgré la gravité des blessures. Par conséquent, le traumatisme est inclus dans la personnalité de l'individu qui ne cesse de se développer et d'évoluer sans pour autant souffrir de troubles psychiques majeurs comme le souligne Marie Anaut : « La résilience concerne la capacité humaine à se confronter, intégrer et être transformé par les expériences adverses ou les événements de vie négatifs, sans perturbations comportementales ni troubles psychiques majeurs, en gardant une qualité de vie¹¹⁵ ». Nonobstant, les personnes résilientes sont aussi en mesure de vivre des réussites,

¹¹³ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme*, op.cit., p. 33.

¹¹⁴ <https://depot-e.uqtr.ca/id/eprint/8021/1/031624538.pdf>

¹¹⁵ <https://shs.cairn.info/psychologie-de-la-resilience-->

comme c'est le cas de l'inspecteur qui a pu mener avec brio sa carrière et mériter les félicitations de la part de son supérieur : « oui, oui, je sais bien que vous avez bien fait votre travail¹¹⁶ ».

De plus, le passage du traumatisme à la mise en place du processus de résilience se fait à partir des différents appuis que la personne aura réussi à tisser autour d'elle, ou ce que considère Boris Cyrulnik comme tuteurs de résiliences. Ces derniers aident et guident la personne traumatisée à aller de l'avant en la mettant dans une atmosphère plus confiante et sécurisée. Les tuteurs de résilience peuvent prendre diverses formes en allant d'un lien affectif avec l'entourage, prise en charge notamment par un psychologue, jusqu'à un lieu qui pourrait être à l'origine d'une renaissance comme le mentionne Boris Cyrulnik : « une personne, un lieu, un événement, un objet, une œuvre d'art qui provoque une renaissance du développement psychologique après un traumatisme¹¹⁷ ». Ainsi, en évoquant les lieux, nous remarquons que l'inspecteur était en Algérie, et après quelques décennies, il se retrouve à Paris, cette nouvelle terre, ce nouveau lieu va lui favoriser la voie vers la résilience. Aussi, dans le même ordre d'idées, Marie Anaut affirme que la résilience se construit à travers un processus d'interactions avec l'entourage :

Elle correspond à un processus dynamique et évolutif qui inclut une démarche adaptative et le maintien de l'intégrité psychique, malgré l'exposition à des contextes pathogènes. Faire un travail de résilience après la déchirure traumatique suppose de mettre en jeu des modalités défensives et des procédures protectrices qui intègrent des dimensions multiples. Ce processus multifactoriel s'étaye sur des ressources individuelles (mécanismes défensifs, flexibilité cognitive, recherche de sens, sociabilité, etc.) ; sur des soutiens affectifs (familiaux, péri-familiaux, amoureux...) ; et sur des conditions externes favorables (soutiens des pairs, des communautés sociales d'appartenance, etc.)¹¹⁸.

Aussi, Antoine Guédénéy, pédopsychiatre et membre de l'Institut de psychanalyse de Paris, a écrit dans un ouvrage : « on n'est pas résilient tout seul, sans être en relation¹¹⁹ ». Ainsi, les facteurs affectifs ont un rôle très important dans la résilience. C'est pourquoi ceux qui peuvent compter sur l'affection de leurs proches ont en eux des capacités pour surmonter un traumatisme. Dans notre roman, nous constatons que le personnage de l'inspecteur

¹¹⁶ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme*, op.cit., p. 200.

¹¹⁷ Boris Cyrulnik *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 50.

¹¹⁸ Marie Anaut, *La Résilience, surmonter les traumatismes*, Paris, Armand Colin, 2007, p10.

¹¹⁹ <https://www.passeportsante.net/fr/psychologie/Fiche.aspx?doc=resilience>

entretenait diverses relations avec des proches, des amis et des femmes, ce qui l'a fortement aidé à surmonter son trauma et à affronter les horreurs de la guerre auxquelles il était exposé comme le montre le passage suivant :

Parfois pourtant, après un attentat particulièrement meurtrier, il lui arrivait d'entrer dans une violence colère et de comprendre le lynchage d'un algérien par une foule en délire. Et le soir il se rendait au 7, auprès de sa petite prostituée, ça le calmait, le distrait de ses tourments et il aimait tant regarder son visage ravi quand il lui rapportait des exemplaires de *Nous Deux*, *Confidences* ... pour lui, faire l'amour à cette arabe, fut-il tarifé, lui procurait une paix intérieure... c'est le seul souvenir heureux¹²⁰.

Pour pouvoir se relever et continuer le cours de sa vie normalement, l'individu doit ainsi faire preuve de résilience. Cette dernière peut se manifester sous diverses formes telles que l'écriture.

2. Traduire ses souffrances par l'écriture

Écrire pour sortir de soi et faire sortir soi du chaos, autrement dit, pour se sentir psychologiquement mieux par la magie de l'écriture. D'ailleurs, écrire est considéré en psychothérapie comme l'un des chemins privilégiés vers la guérison pour une âme blessée : « Coucher sur papier ses émotions, ses souvenirs et ses pensées pourrait être un mode de thérapie vraiment très efficace¹²¹ ». Ainsi, un des enjeux thérapeutiques de l'écriture sera de dénouer le nœud de ce qui ne peut être oublié ou dit. Par conséquent, pour apaiser son âme meurtrie, il faut arriver à mettre des mots sur ses blessures et à parler de sa souffrance. En commençant à parler, la victime va pouvoir briser le mur du silence dans lequel elle est enfermée. Ainsi, l'acte d'écrire a pour fonction de symboliser une souffrance impossible à verbaliser comme le souligne Jacques Derrida qui affirme que « ce qu'on ne peut pas dire, il ne faut surtout pas le taire, mais l'écrire¹²² », surtout que les mots que nous écrivons ne sont pas les mêmes que ceux que nous prononçons, et que la trace laissée par le geste de l'écriture fait sortir le Moi.

Ainsi, l'écriture permet la décharge des tensions et des angoisses tout en convoquant l'intime tel un tuteur de résilience qui permet parfois de surmonter les obstacles et d'avoir le

¹²⁰ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme*, op.cit., p. 126.

¹²¹ Emmanuelle Ringot, « Bienfaits de l'écriture thérapeute », disponible sur : <https://www.marieclaire.fr/les-bienfaits-de-l-ecriture-therapeutique,1135761.asp>

¹²² Jacques Derrida, <https://www.babelio.com/auteur/Jacques-Derrida/4199/citations>

courage de continuer à avancer. C'est le cas chez Madame A qui garde toujours à ses côtés son carnet noir, un journal intime qui lui permet d'extérioriser ses émotions et de confier au papier des choses qu'elle n'ose dire à personne, en ce sens Marguerite Duras affirme : « Ecrire, c'est aussi ne pas parler. C'est se taire. C'est hurler sans bruit¹²³ ». Dans le même ordre d'idée, nous remarquons que la première page du carnet de Madame A porte une citation de Rilke qui dit : « personne n'en saura plus que ce que je confie, silencieux comptable, à ces feuillets¹²⁴ ». Ainsi, chaque jour, Madame A écrit et décrit ses états d'âmes et ses souvenirs traumatisants qui ne cessent de la rattraper, de telle sorte à insister sur le fait que l'écriture occupe une place centrale dans sa vie : «...et avant même de boire mon café ou de fumer ma première cigarette, je me suis précipitée sur mon carnet de rêves, pour le transcrire, m'en souvenir¹²⁵ ». En effet, dans l'acte d'écrire, les souvenirs sont convoqués dans une autre temporalité, alors qu'avec la parole, il arrive que la pulsion agisse, souvent à notre insu. Ainsi, il existe un grand écart entre la parole et l'écriture, et c'est exactement ce que semble vivre Madame A :

Moi, je n'ai jamais su traduire par l'écriture mes sentiments. Dans ce carnet ou j'essaye de transcrire mes séances, je m'aperçois docteur que ce n'est pas la même chose de parler spontanément que d'écrire, d'ailleurs je n'arrive jamais à raconter la même histoire deux fois de la même façon... ça vient comme ça¹²⁶.

Par ailleurs, rappelons que Madame A a vécu une expérience qui a bouleversé le cours de sa vie, à savoir son dévoilement en public, en pleine période coloniale, un événement traumatique qui l'a mené à sombrer dans des troubles psychologiques. Cela l'a conduit, d'ailleurs, à aller consulter et demander de l'aide auprès d'un psychothérapeute : « je ne pouvais reporter la séance, je ne voulais pas poursuivre ma journée en buvant, j'ai un impérieux besoin de vous voir, de vous parler... je ne tiens plus docteur, aidez-moi¹²⁷ ». Aussi, après chaque séance, Madame A se sent comme libérée d'un certain poids, écrivant à cet effet :

Merci de votre soutien, de votre compassion, de tout ce que vous avez su m'exprimer au cours de la dernière séance simplement par votre main posée sur la mienne, je sais dans ces moments que vous me comprenez, docteur et

¹²³ Marguerite Duras, *Ecrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 32.

¹²⁴ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme*, op.cit., p. 27.

¹²⁵ *Ibid.* p.78.

¹²⁶ *Ibid.*, p.87.

¹²⁷ *Ibid.*, p.134.

chaque fois que je sors de chez vous, même en pleurant, je me sens tellement soulagée¹²⁸.

De plus, la psychothérapeute remarque que Madame A n'est pas une femme comme toutes les autres et après sa mort elle avoue à la police : « vous savez, madame A. n'était pas une femme ordinaire¹²⁹ ». Parfois, durant les séances psychanalytiques, il arrive à Madame A de ne point pouvoir mettre des mots sur son vécu, sur ses blessures, elle se retrouve de la sorte dans l'incapacité de parler. Ainsi, le silence envahit la parole, la bouche est cousue et la voix reste sans voix dénuée de mots, alors la psychothérapeute, afin de l'arracher de sa souffrance psychologique, conseille à Madame A de prendre la plume et d'écrire tout ce qui lui vient à l'esprit. Par conséquent, cette écriture banalise le silence que le vécu impose, elle rend plus visible la douleur, la peine et la souffrance ressentie :

Vous m'aviez demandé, docteur, d'écrire pour moi ce que je n'arrive pas à dire ici par la parole, mais j'ai beau reprendre souvent ces séances dans mon carnet secret, intime, certaines choses ne sortent pas de ma plume. J'essaye d'utiliser la méthode que vous m'avez recommandée, j'écris tout ce qui me vient à l'esprit, automatiquement, au bout de la plume sans réfléchir mais que puis-je dire de ma souffrance, de ce flot de paroles ininterrompues, incontrôlées, incohérentes, incompréhensibles pour un autre que moi-même ?¹³⁰.

Dans le passage cité en haut, nous remarquons aussi que Madame A recourt à l'écriture automatique. Cette dernière fut popularisée par les écrivains surréalistes, à leur tête André Breton, durant le XX^e siècle. Elle consiste à écrire le plus rapidement possible, sans contrôle de la raison, sans préoccupations esthétique ou morale, voire sans aucun souci de cohérence grammaticale ou de respect du vocabulaire. A ce sujet, André Breton, dans son livre intitulé *Le manifeste du surréalisme*, considère l'écriture automatique comme « dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale¹³¹ ». En effet, en écartant toutes préoccupations structurales de la langue et en écrivant à une vitesse fulgurante, nous aboutissons souvent à un texte dicté par une voix interne : le subconscient. Le texte est porteur d'un message que nous n'aurions pas pu libérer, les traumatismes par exemple. Dans le roman, Madame A écrit au grès de ses pensées, ainsi la feuille blanche devient un tourbillon de gribouillage comme nous pouvons le voir dans le

¹²⁸ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme*, op.cit., p. 62.

¹²⁹ *Ibid.*, p.106.

¹³⁰ *Ibid.*, p.159.

¹³¹ André Breton, *Manifeste du surréalisme*, op.cit., p. 10.

passage suivant où le narrateur nous décrit l'état de son carnet noir qui se trouvait entre les mains de l'inspecteur :

Il pensa soudain au carnet noir à fermoir qu'il ouvrit brusquement, dispersant des feuillets : un premier froissé, maculé de taches de vin, des phrases jetées en vrac, sans ponctuation, ni rature, seuls quelques mots briffés, illisibles, qui avaient dû être violemment effacés, des noms sans doute, une graphie tremblée, jetée à verse sur le papier, on aurait dit des mots de détresse ou une écriture ivre, énigmatique ... on dirait un récit ou un journal intime, l'écriture se fait régulière, plus déliée¹³².

Un autre passage du roman qui abonde dans le même sens attire notre attention :

Que se passe-t-il entre le cerveau, le cœur et la main lorsque l'on écrit ? Les mots parfois vous échappent et c'est quelque chose d'autre, d'inattendu qui sort sous la plume, vous n'y pouvez rien, sauf à effacer, biffer, raturer, mais élimine-t-on si facilement les souvenirs douloureux des nuits d'insomnies ?¹³³.

À travers ce passage, nous comprenons que si l'écriture offre un bien-être à une personne en accouchant ses sentiments sur papier, néanmoins, elle ne peut gommer la douleur. De ce fait, l'écriture n'est donc un outil de résilience que si elle permet à l'auteur de transformer sa vie, tel le cas de Madame A, à un certain moment, lorsqu'elle a pu faire preuve de résilience à travers les mots, mais qui a par la suite rechuté, car elle n'a pas pu tenir longtemps ni transformer durablement son histoire. À cet effet, Boris Cyrulnik affirme que « l'écriture n'est qu'un “facteur” de résilience. Ce n'est pas “la” résilience¹³⁴ ». Ainsi, l'écriture nous permet de soigner nos blessures et parfois même de nous aider à remémorer des souvenirs perdus dans notre mémoire mais elle ne peut nous faire sortir toujours du chaos, preuve en est le cas de ces écrivains Romain Gary, Stefan Zweig qui se sont perdus malgré l'écriture. Par conséquent, si un individu a pu se montrer résilient à une époque de son existence, il ne le sera pas forcément à un autre moment, il peut donc rencontrer des limites à sa résilience. Certes, la sublimation de la pulsion par la création permet aux personnes de lutter contre l'anxiété, mais la création, du fait de sa dimension éphémère, n'est pas toujours

¹³² Nourredine Saadi, Boulevard de l'abîme, *op.cit.*, 2017, p23.

¹³³ *Ibid.*, p.55-56.

¹³⁴ <https://www.psychologies.com/Culture/Savoirs/Litterature/Interviews/Boris-Cyrulnik-L-ecriture-peut-nous-sauver> consulté le 18/09/2024

un facteur de résilience : son arrêt peut générer une rechute dépressive en allant jusqu'au suicide.

3. L'impossible résilience ou le suicide

Lorsque la douleur ne cesse d'envahir l'esprit et le corps d'une personne, cette dernière se retrouve enfermée, n'ayant plus la force de lutter contre son destin, et ses pensées la conduisent souvent à une mort volontaire à savoir le suicide. Cette forme de trépas désigne le fait de se donner la mort volontairement ; acte par lequel un sujet accomplit sa propre destruction, étant ainsi l'auteur de sa mort. L'organisation mondiale de la santé définit le suicide « comme un acte qui consiste à se donner délibérément la mort¹³⁵ ». En effet, si une personne souffre, mais qu'elle a espoir que les choses s'améliorent pour elle, cette souffrance paraîtra plus tolérable. Cependant, lorsqu'un individu croit qu'il n'a plus aucune option et que sa souffrance est interminable, la mort peut lui apparaître alors comme un soulagement, une délivrance ou le seul remède contre le malheur. Dans ce cas, le suicide lui paraîtra comme un « singulier refuge, remède plus radical que le mal¹³⁶ ». Dans le même sens, Durkheim affirme que « le suicide est, avant tout, l'acte de désespoir d'un homme qui ne tient plus à vivre¹³⁷ ». Ainsi, quand une personne est au bord du précipice, ses sentiments et idées deviennent erronées, se retrouvant pris par un sentiment de lassitude de vivre ou encore hantée par la question : est-ce que la vie vaut d'être vécue ou pas, comme le souligne Albert Camus dans son livre intitulé *Le Mythe de Sisyphe*¹³⁸. Aussi, toute personne ayant des idées suicidaires peut utiliser certains mots ou expressions significatifs renvoyant au désir de mettre fin à ses jours. C'est le cas dans *Boulevard de l'Abîme* qui est traversé par cette idée du suicide ou de tentative de suicide par la protagoniste surnommée Madame A. À cet effet, nous pouvons relever un ensemble d'expressions mettant en avant cela comme dans : « j'aimerais tant laisser mon cœur reposer en paix...trop de chagrin.¹³⁹ », ou encore dans le passage suivant :

Je suis restée quelques jours sans pouvoir prononcer un mot, la bouche sèche, nourrie par perfusion et le corps corseté de tuyaux. J'aurais aimé ne

¹³⁵ <https://www.inspq.qc.ca/rapport-quebecois-sur-la-violence-et-la-sante/la-violence-auto-infligee-le-suicide-et-les-tentatives-de-suicide/definitions> consulté le 19/09/2024

¹³⁶ <https://www.inspq.qc.ca/rapport-quebecois-sur-la-violence-et-la-sante> consulté le 20/09/2024

¹³⁷ Emile Durkheim, *Le suicide*, Paris, Flammarion 2014, p. 30.

¹³⁸ Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Folio, 1985.

¹³⁹ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme, op.cit.*, p. 177.

m'être jamais réveillée de l'anesthésie. Partir comme ça sur un coup de cœur¹⁴⁰.

De plus, les personnes traversées par des idées suicidaires croient qu'elles n'ont pas les outils pour s'en sortir, que nul ne peut les aider et que leur état ne changera jamais. Autrement dit, elles ressentent de la mélancolie et ne cessent de s'isoler : « la guerre chez moi et la guerre en moi... de cela je sais qu'on ne guérit pas¹⁴¹ », répète inlassablement Madame A. Souvent, ces personnes ont l'impression d'être dans une impasse croyant que la douleur est et sera toujours permanente, vivant ainsi dans une souffrance intolérable comme, nous pouvons le voir dans cet extrait où Madame A perd l'espoir et le goût de la vie souhaitant seulement partir : « Je sens que je suis incurable, il m'arrive encore d'avoir espoir dans cette foutue analyse, dans ces séances, mais je sais qu'on ne guérit jamais de soi-même. Parfois j'ai envie de tout arrêter, de ne plus revenir ...¹⁴² ».

Aussi, le suicide est souvent associé à un cumul de plusieurs facteurs qui accentuent la vulnérabilité d'une personne aux comportements suicidaires tels que le stress et les problèmes de santé complexes. En effet, les liens entre le suicide et les troubles mentaux, en particulier la dépression, sont étroitement liés, comme le souligne Bruno Samsan : « une détresse trop grande peut conduire au suicide¹⁴³ ». La dépression entraîne un sentiment d'impuissance et de désespoir et c'est exactement ce que subit Madame A comme nous l'avons mentionné dans le deuxième chapitre. En outre, le suicide peut être un acte impulsif qui découle d'un autre trouble, à savoir celui de la consommation de substances de manière addictive. En effet, au fil des pages nous constatons que notre personnage consommait toute sorte de substances :

Dans la salle de bain aux murs tapissés de miroirs biseautés, des boîtes de médicaments et des tubes vides jonchaient le sol de marbre, à côté d'une bouteille de Dry Gin's Gordon ouverte, largement entamée... quelques boîtes... barbituriques, gardénal, véronal, psychotropes, lysanxia, insidon¹⁴⁴

L'addiction aux substances conduit toujours la personne à perdre tout contrôle. A partir de là, il n'y a plus aucune limite, la personne ressent une envie irrésistible de consommer des substances avec excès, notamment l'alcool. D'ailleurs, l'alcoolisme serait tel

¹⁴⁰ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme*, op. cit., p. 152.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 86.

¹⁴² *Ibid.*, p. 109.

¹⁴³ <http://evene.lefigaro.fr/citation/detresse-trop-grande-peut-conduire-suicide-meme-suicide-fond-re-48717.php>

¹⁴⁴ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme*, op. cit., p. 19.

un geste d'autopunition pour ôter sa culpabilité engendrée par l'évènement traumatique et calmer sa souffrance morale comme l'illustre le passage suivant :

Je sais que je devrais cesser de boire, je sens que ça me fait de plus en plus mal à la tête, je sens de plus en plus mon cœur s'emballer, mes pulsations redoubler, mais comprenez, docteur, ce n'est pas par manque, je ne bois pas par habitude ou par vice, je ne suis pas physiquement dépendante car il m'arrive d'être sobre durant de longues périodes, de m'en passer facilement durant des mois, d'être totalement abstinente, je ne me saoule pas en vérité, je m'enivre, c'est défiant, ce n'est pas le même esprit. Quand l'angoisse me saisit, que je suis prise de tourments, je me laisse aller à un verre, puis à un autre, me réfugiant dans l'étourderie, l'absence apaisante, dans ce noir où le temps devient immobile, n'existe plus et verre après verre, je me noie comme dans la mer... je bois alors encore et encore par mélancolie, pour remplir mon vide abyssal, jusqu'à tomber dans le trou noir... le vin laisse souvent le souvenir monter en moi, m'envahir¹⁴⁵.

Par ailleurs, d'autres passages montrant que la consommation de substances hallucinogènes était la cause du décès de Madame A. D'ailleurs, la manière par laquelle elle se donne la mort est mise en lumière par le médecin légiste qui confirme à l'inspecteur qu'elle est le résultat d'une forte dose d'alcool et de cachets, comme le montre cet extrait : « il n'y a pas de doute sur le suicide. Une telle quantité d'alcool, de psychotropes, de barbituriques n'a pu être ingurgitée que volontairement¹⁴⁶ », ou encore :

La victime est une femme d'environ une quarantaine d'années, un visage aux traits réguliers à peine ridé, une torsion, creusée entre les sourcils, sans doute par la douleur au moment de l'agonie... les taches sur les dents, malgré des soins récents, attestent que le sujet était une grande fumeuse, ce qu'on détecterait aisément par un examen des poumons, mais ce serait inutile car tellement évident. L'absorption d'une telle quantité de barbituriques et d'alcool ne laisse planer aucun doute, c'est la cause évidente du décès¹⁴⁷.

Pour conclure, ce chapitre a porté sur l'(im)possible résilience, c'est-à-dire nous avons mis l'accent sur deux axes à savoir le concept de la résilience et le deuxième axe sur l'échec de résilience : suicide. En effet, nous avons analysé comment le personnage de l'inspecteur a pu continuer sa vie et a surmonté ses traumatismes à travers ses relations avec

¹⁴⁵ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abîme*, Alger, barzakh, 2017, P133.

¹⁴⁶ Ibid., p.74.

¹⁴⁷ Ibid., p.74.

ses proches, ce que nous appelons les tuteurs de résilience. Par la suite, nous nous sommes intéressés aux différentes formes de tuteurs de résilience comme l'écriture. Enfin, nous avons mis l'accent sur les limites de la résilience qui mènent jusqu'au suicide.

Conclusion

Conclusion

Dans notre recherche consacrée à la question de la mémoire traumatique dans *Boulevard de l'abîme* de Nourredine Saadi, nous avons cherché à comprendre les diverses manifestations du trauma ainsi que l'impact des effets post-traumatiques sur les protagonistes. Afin de répondre à notre problématique de départ, nous avons adopté une démarche fondée sur une approche multidisciplinaire qui repose sur la psychologie, l'Histoire, la psychanalyse, etc.

Ainsi, nous avons choisi d'organiser notre travail sous trois chapitres principaux. Dans le premier chapitre intitulé « La violence coloniale comme trauma », nous avons exploré le contexte socio-historique en mettant l'accent sur la violence et l'oppression tout en examinant les conditions de vie qui façonnaient la société algérienne à l'époque coloniale et l'impact de cette dernière dans l'émergence des traumatismes vécus par les deux protagonistes. Autrement dit, en suivant une démarche socio-historique, nous avons pu comprendre les facteurs qui ont contribué à la genèse des expériences traumatiques des protagonistes ainsi que leurs impacts sur leur parcours de vie.

Dans le deuxième chapitre, intitulé « les effets post-traumatiques », nous avons abordé la question du trauma ainsi que les effets psychologiques et psychiques qui surviennent après un événement traumatisant, notamment, la mémoire traumatique, les troubles mentaux ou encore le repli sur soi. Sous un angle psychanalytique en utilisant des concepts tels que l'inconscient, le refoulement et le rêve, nous avons examiné les dimensions internes du traumatisme et les conflits intérieurs auxquels les deux protagonistes sont confrontés. En effet, la colonisation française constitue une page sombre de l'histoire de l'Algérie ainsi le peuple algérien ne cesse de porter en lui ce que Karima Lazali appelle le trauma colonial.

Dans le troisième chapitre que nous avons nommée « l'(Im)possible résilience », nous nous sommes intéressés, d'un côté, à la question de résilience en examinant les différents aspects du parcours de l'un des protagonistes qui a pu se reconstruire malgré les événements traumatiques vécus et surmonter ainsi son traumatisme en mettant en évidence des tuteurs de résilience. D'un autre côté, nous avons axé notre intérêt sur l'autre personnage qui n'a pas pu faire preuve de résilience en examinant les limites du processus de cette dernière en mettant l'accent sur la question du suicide.

À travers les trois chapitres qui composent notre mémoire, nous avons pu répondre à notre problématique initiale et avons pu identifier les différentes manifestations du trauma

Conclusion

dans le roman ainsi que leurs effets sur les protagonistes. En effet, nous concluons que malgré l'oubli et le temps, nul ne peut échapper à son passé traumatique. A ce sujet Frédéric Beigbeder déclare : « On peut oublier son passé, mais cela ne signifie pas que l'on va s'en remettre¹⁴⁸ ». C'est le cas de Madame A qui n'a jamais pu entrer en résilience et qui ne s'est jamais remise de ce qui lui est arrivé en 1958, alors qu'elle n'avait que dix-sept ans et qu'elle était incapable d'échapper aux manipulations familiales, malgré les prévenances d'un riche mari et la passion partagée avec un remarquable amant qui ne lui ont pas permis d'échapper aux conséquences de son « trauma », ce qui la conduit au suicide. A travers ce dernier, l'auteur met en relief l'échec de Jacques Soustelle à vouloir imposer la liberté aux femmes en « rompant avec leurs traditions, leurs coutumes ».

Le projet d'émancipation de la femme dans *Boulevard de l'Abîme* n'a pas abouti car le geste du dévoilement est un acte violent qui caractérise la domination de la colonisation qui n'a fait que brutaliser les mentalités. La fille de dix-sept ans enlève sa *melaya* parce qu'elle est obligée et forcée. L'auteur a voué son personnage féminin à l'échec pour faire remarquer qu'une liberté imposée est une liberté meurtrie et assassinée, surtout en une période où les enjeux étaient partout.

A l'inverse, l'inspecteur a pu refaire sa vie mais en ayant toujours en mémoire des scènes lui rappelant ses événements traumatiques, le sentiment que nous ne se débarrassons pas d'un certain passé, quoi qu'il en soit de la vie vécue au présent et pas même si elle l'est avec un bonheur apparent, il déclare : « Une guerre ce sont deux dates entre parenthèse mais celle-ci se poursuit encore en moi, saignant à jamais ma mémoire, quand elle ne la coude pas par le silence.¹⁴⁹ ».

Pour finir, il convient de préciser qu'en dépit des efforts fournis afin de présenter une étude riche et nuancée, celle-ci comporte des insuffisances. Afin de l'améliorer, certaines perspectives et axes d'étude pourraient être approfondies, notamment à travers une analyse comparative avec d'autres œuvres algériennes ou encore de la littérature francophone ayant traité la même question du trauma colonial, et en particulier la question du voile, en cette période.

Aussi, d'autres perspectives d'étude pourraient être développées en partant du constat que les différents narrateurs dans *Boulevard de l'Abîme* citent des œuvres littéraires classiques. Nous retrouvons entre autres : *Sophonisbe* (1663) de Pierre Corneille, *Madame*

¹⁴⁸ Frédéric Beigbeder, *Un roman français*, Paris, Gresset, 2009, p.70.

¹⁴⁹ Nourredine Saadi, *Boulevard de l'abime, op.cit.*, p. 130.

Conclusion

Bovary (1857) de Gustave Flaubert ou encore *Anna Karénine* (1877) de Léon Tolstoï. En effet, nous constatons l'existence d'un certain entrecroisement entre le personnage féminin Madame A et Sophonisbe, Madame Bovary et Anna Karénine de par leurs relations extraconjugales, leurs amours passionnées pour la littérature et aussi pour cette fin tragique : le suicide. Après avoir décelé les plus importantes mentions littéraires, nous nous posons la question suivante : L'écrivain est-il en train de s'inspirer de ces œuvres pour modeler sa fiction à la manière de Flaubert, de Tolstoï ou de Corneille ? En ce sens, Julia Kristeva affirme que : « tout texte est absorption et transformation d'un autre texte¹⁵⁰ ». Dès lors, nous pensons que Sophonisbe, Madame Bovary et Anna Karénine pourraient constituer l'intertexte de *Boulevard de l'Abîme* principalement à travers le suicide et l'adultère du personnage principal Madame A, ainsi nous pensons à une éventuelle étude intertextuelle à l'avenir.

¹⁵⁰ Julia Kristeva, *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969, p.20.

Bibliographie

Bibliographie :

1. Corpus principal :

SAADI Nourredine, *Boulevard de l'abime*, Alger, barzakh, 2017.

2. Corpus secondaires :

- AMRANI Djamal, *Le témoin*, Paris, les éditions de minuit, 1960.
- BEIGBERDER Frédéric, *Un roman français*, Paris, Gresset, 2009.
- DURAS Margueritte, *Ecrire*, Paris, Gallimard, 1993.

3. Ouvrages théoriques et critiques :

- ANAUT Marie, *La Résilience, surmonter les traumatismes*, Paris, Armand Colin, 2007.
- BAUDRY Patrick, *Violence, soins et tiers social*, Paris, Jalmalv, 1996.
- BOURDIEU Pierre, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.
- BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, France, Minuit, 1980.
- BRETON André, *Manifeste du surréalisme*, Paris, Folio, 1985
- CAMUS Albert, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 1985.
- CYRULNIK Boris, *Le Merveilleux Malheur*, Paris, Odile Jacobe, 1999.
- CYRULNIK Boris, Philippe Duval, *Psychanalyse et Résilience*, Paris, Odile Jacob, France, 2006.
- CYRULNIK Boris, Gérard Jorland. *La résilience*, Paris, Odile jacob, 2012.
- DURKHEIM Emile, *Le suicide*, Paris, Flammarion, 2014.
- FANON Frantz, *L'An V de la révolution algérienne*, la Découvert, Paris, 2011.
- FREUD Sigmund, *L'interprétation du rêve*, Paris, Point, 2013.
- KRISTEVA Julia, *Sèméiôtikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969.

- LAZALI Karima, *Trauma colonial*, Alger, KOUKOU, 2018
- MAURON Charles, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique*. Paris, Corti, 1963.
- REGINA Christophe, *La violence, regards croisés sur une réalité plurielle*, Paris, Alpha, 2010.
- RICOEUR Paul, *La mémoire, l'Histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.
- WIERVORKA Michel, *Un nouveau paradigme de la violence*, Paris, l'Harmattan, 1997.

4. Dictionnaire numérique :

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/traumatique/>

5. Articles, revues :

- ADDI Lahouari, Violence symbolique chez Pierre Bourdieu. Revue Française de Science Politique, Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2001.
- BRAHIMI Denise, Hommage à Nourredine Saadi : <https://www.coupdesoleil-rhonealpes.fr/lettre-culturelle-franco-maghrebine-32>.
- El Hadj Tahar Ali, Mémoire : Malek Haddad, le poète-écrivain aux histoires d'amour contrariées par la guerre», Le Courier d'Algérie, trouvé sur ce site : <https://lecourrier-dalgerie.com/memoire-malek-haddad-le-poete-ecrivain-aux-histoires-damour-contrariees-par-la-guerre>.
- LABICA George, Pour une théorie de la violence. Disponible sur : http://www.lahaine.org/labica/b2-img/labica_violence_01.pdf.
- Mayer-Renaud, disponible sur : https://di.uqo.ca/id/eprint/469/1/Lafantaisie_Vicky_2011_m%C3%A9moire.PDF.

- TZVETAN Todorov, « La mémoire devant l'histoire », Terrain. Disponible sur : <https://doi.org/10.4000/terrain.2854>

6. Sites internet :

- <https://gallica.bnf.fr/blog/20062019/virginia-woolf-et-les-arts?mode=desktop> consulté le 15/08/2024
- <https://www.monde-diplomatique.fr/2004/11/MATHIEU/11678> consulté le 25/09/2024
- <https://diacritik.com/2017/12/15/cette-maudite-guerre-dalgerie-boulevard-de-labime-de-nourredine-saadi/> consulté le 20/09/2024
- https://seinesaintdenis.fr/IMG/pdf/fiche_repere_4_violences.pdf consulté le 01/06/2024
- <https://www.ifemdr.fr/conference-de-boris-cyruunik-sur-la-memoire-traumatique/> consulté le 10/08/2024.
- <https://iris.paho.org/bitstream/handle/> consulté 25/08/2024
- <https://www.ghu-paris.fr/fr/troubles-depressifs> consulté le 27/08/2024
- https://www.mediachimie.org/sites/default/files/Cerveau_p155.pdf consulté le 01/08/2024
- <https://www.google.com/search?q=BEDARD> consulté le 11/09/2024
- <https://lemondeatraversunregard.org/2023/04/20/la-therapie-par-la-parole-souvent-ne-suffit-pas/?cn-reloaded=1> consulté le 05/09/2024
- https://www.scienceshumaines.com/la-resilience-resister-aux-traumatismes_fr_11193.html consulté le 16/09/2024.
- <https://www.babelio.com/auteur/Jacques-Derrida/4199/citations>

Tables des matières

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I : LA VIOLENCE COLONIALE COMME TRAUMA	11
1. De la violence en général à la violence coloniale	12
2. La colonisation comme forme de violence physique	15
3. La colonisation comme forme de violence symbolique	19
CHAPITRE II : LES EFFETS POST-TRAUMATIQUES	26
1. La mémoire, ce long fleuve de traumatismes	28
2. La santé mentale, une voie vers les traumatismes.....	33
3. L'isolement ou la fuite, résultats d'un traumatisme	37
CHAPITRE III : L'(IM) POSSIBLE RESILIENCE	40
1. Résilience, renaitre de sa souffrance	41
2. Traduire ses souffrances par l'écriture	45
3. L'impossible résilience ou le suicide.....	49
CONCLUSION	53
BIBLIOGRAPHIE	57
TABLE DES MATIERES	61